Avril 1939

914. M. Jugie. *De processione Spiritus Sancti ex fontibus revelationis et secundum Orientales dissidentes* (Lateranum, Nova series II, 3-4). — Romae, Pontif. Athenaeum Seminarii Romani, 1936 ; in 8, XI-418 p. L. 40. 1er s.

Le P. J. avait longuement étudié l'histoire de cette doctrine dans sa *Theologia dogmatica christianorum orientalium* (t. II, chap. 3 surtout, et t. I, chap. 2, art. 7 ; chap. 3, art. 4) ; la période postérieure au XIIe siècle en faisait les plus gros frais. Il la reprend ici, d'un point de vue plus comparatif, en s'attachant davantage aux échanges de la controverse et au fonds commun exploité par les adversaires, Latins et Grecs : l'Écriture et la Tradition. Les sections intéressant ce Bulletin de théologie occidentale sont assez réduites. Irénée, Tertullien et Novatien, parmi les Pères anténicéens, totalisant cinq pages. La doctrine des Pères latins du IVe au VIIIe s. (p. 196-220) est un florilège de témoignages, saint Augustin recevant seul la faveur d'un paragraphe un peu plus développé. Suivent encore un article sur l'addition du *Filioque* dans le symbole (p. 233-243), un autre sur la controverse entre Grecs et Latins, avant Photius (p. 258-281) et après le XIIe s. (p. 312-319). C'est peu. Mais le P. J. n'a pas voulu faire beaucoup plus qu'organiser systématiquement, à sa manière érudite et claire, les matériaux indispensables à un cours de dogmatique comparée. On lui en saura gré. B. R.

915. W. Staerk. *Der eschatologische Mythos in der altchristlichen Theologie.* — Zeitschr. neutestamentl. Wiss. 35 (1936) 83-95.

La Bible propose une eschatologie réaliste, située dans le temps et dans l'espace. Le mythe et la spéculation la dépouilleront progressivement de ce réalisme. M. S. montre à quel point, en dépit de l'acclimatation de la gnose et du développement de la doctrine du Logos, les motifs eschatololiques traditionnels demeurent fermes chez les écrivains des deux premiers siècles. Durée et renouvellement du monde, jugement final, restauration de l'état primitif : tout cela les apologistes le conservent et la doctrine de la récapitulation le souligne avec originalité. M. S. le démontre avec assez d'érudition. Mais il interprète mal, semble-t-il, le texte d'Irénée : *ut finem coniungeret principio* (IV, 20,4), en donnant à ces mots *finis-principium* le sens d'une restauration eschatologique : *finis* = Christ rédempteur, *principium* = Adam. Irénée se commente lui-même, immédiatement : *id est hominem Deo. Principium* = Dieu qui préexiste éter-

nellement; *finis* = l'homme qui apparaît dans le temps. C'est d'ailleurs ce sens que développe le contexte. B. R.

II[e] s. **916.** F. J. DÖLGER. *Zur Aechtung des Ehebruchs bei Epiktet und Hermas.* — Antike Christ. 5 (1936) 141-142.

Complément à l'article *Ne quis adulter* du même auteur (cf. *Bull.* II, n° 465) : témoignages d'Hermas et de Zénon de Vérone. B. R.

917. J. BERAN. *Quo sensu intelligenda sint verba Iustini Martyris « ὅση δύναμις αὐτῷ » in I Apologia, N. 67.* — Div. Thom. (Piac.) 39 (1936) 46-55.

Au jugement de M. B. ces mots ne signifient pas l'intensité du ton ou de la ferveur du célébrant, mais son pouvoir sacerdotal : « secundum facultatem suam et potestatem, per ordinationem sacram specialiter collatam » (p. 53). Mais, pour prouver son interprétation, il use d'arguments hétéroclites et déconcertants dont le nombre et la facilité ne réussissent pas à compenser la faiblesse. En réalité, un problème est soulevé, comme le désire M. B., mais il ne paraît pas devoir être résolu dans le sens que voudrait l'auteur. B. R.

III[e] s. **918.** J. L. ALLIE. *Nature de la prescription ou des prescriptions dans le « De praescriptione ».* — Rev. Univ. Ottawa, section spéciale 6 (1937) 211*-225* ; 7 (1938) 16*-28*.

D'une analyse intégrale des passages où Tertullien emploie le mot *praescriptio* il résulte, dit le P. A., qu'il ne signifie pas une fin de non recevoir, mais « une preuve abrégée et expéditive » (p. 220*) basée sur des faits et dispensant de longs raisonnements. Tertullien en énumère plusieurs : possession, consensus doctrinal, ancienneté et nouveauté, apostolicité. L'intention même de la preuve la montre surtout *ad hominem,* mais elle est loin d'être sans valeur.

Comprise ainsi, la prescription rejoint étrangement les conceptions les plus modernes de l'apologétique. B. C.

IV[e] s. **919.** H. KOCH. *CR de J. Haller, Das Papsttum II, 1* (voir *Bull.* III, n° 719). — Theolog. Literaturzeit. 62 (1937) 382-385.

Le recenseur n'a guère que des louanges à formuler. Il le fait avec sagacité. En parcourant ce compte rendu, on aura un aperçu des points saillants et principaux du livre de M. H. Quelques remarques critiques çà et là, et un petit couplet antijuif. B. C.

920. F. J. DÖLGER. *Nilwasser und Taufwasser. Eine religionsgeschichtliche Auseinandersetzung zwischen Isisverehrer und einem Christen des vierten Jahrhunderts nach Firmicus Maternus.* — Antike Christ. 5 (1936) 153-187.

Au chap. 2 du *De errore profanarum religionum*, Firmicus Maternus raille le culte égyptien de l'eau du Nil et y oppose la vertu de l'eau baptismale. Dans cet article destiné surtout à décrire la diversité des coutumes religieuses égyptiennes en cette matière, le paragraphe 5 interprète l'*ignita aqua* que dédaignent les païens. Il s'agit de l'eau chauffée pour le baptême ; usage déjà attesté par Hippolyte et dont Zénon de Vérone dégage le symbolisme : *aqua viva Spiritu sancto temperata*. Cette vertu sanctificatrice de l'eau donnée par la consécration et à laquelle Firmicus fait allusion est déjà connue de Tertullien et d'Ambroise. B. R.

921. B. CITTERIO. *Osservazioni sulle opere cristiane di Mario Vittorino*. — Scuola cattol. 65 (1937) 505-515.

M. C. donne quelques raisons doctrinales d'admettre les conclusions de J. WÖHRER (*Studien z. M. Victorinus*) touchant l'indépendance et la chronologie des livres contre Arius. B. C.

922. G. STADTMÜLLER. *CR de E. Caspar, Geschichte des Papsttums II* (voir *Bull.* II, n° 467). — Byzant. Zeitschr. 37 (1937) 428-435. Ve s.

M. S. reconnaît les mérites de C. surtout pour une époque mal connue. Il formule un reproche d'ordre général : c'est du côté de la papauté qu'il faut savoir se placer pour la comprendre, et non du côté de Constantinople (p. 430-431). L'État envisage souvent comme politique ce qui s'inspire de critères religieux. Il y a des « intransigeances » nécessaires. Gélase en particulier n'est vraiment compris qu'à cette lumière. Le recenseur estime que parfois, notamment en ce qui concerne saint Grégoire le Grand, l'auteur a parlé de trop de choses, ne se limitant pas assez à son sujet : l'idée de la papauté et son développement. L'affaire de l'Illyricum est, par contre, insuffisamment traitée. M. S. défend plusieurs fois C. contre E. Stein. Il donne, en terminant, d'utiles suppléments bibliographiques. B. C.

923. F. CAVALLERA. *Le De fide de Bachiarius, Egeria, le symbole du Toletanum I*. — Bull. Littér. eccl. 39 (1938) 88-97.

Dans la première partie de cette note, le P. C. se refuse à accepter la date proposée par le P. Duhr pour le *De fide* de Bachiarius. Comme nous (cf. *Bull.* II, n° 1166) il juge qu'« une priorité du *De fide* par rapport à l'Apologie (de Rufin) est tout à fait insoutenable, non moins que celle d'un emprunt à une source commune, inconciliable avec le caractère tout à fait personnel de l'Apologie » (p. 92). La seconde note ne concerne pas le *Bulletin*. Quant à la troisième elle se rapporte à la publication récente du P. de Aldama (cf. *Bull.* III, n° 833). Celui-ci avait suggéré une solution harmonisante sur l'origine du symbole attribué au Ier concile de Tolède. Le P. C. montre que la question littéraire préalable, sur les deux recensions de ce symbole, n'est pas entièrement résolue, et que la solution que le P. de Aldama appuie sur cette base est hypothétique, insuffisante « pour étayer une affirmation qui s'impose » (p. 97). B. C.

924. G. Simard. *Philosophie et théologie de l'histoire d'après la « Cité de Dieu ».* — Rev. Université Ottawa 7 (1937) 441-448.

925. G. Simard. *Les quatre livres historiques de la seconde partie du « De civitate Dei ».* — Rev. Université Ottawa 7, section spéciale 6 (1937) 65*-72*.

Ces brèves notes ne dépassent pas la sphère des exposés généraux. Leur esprit est ainsi caractérisé par l'auteur : « Si elle se confine trop exclusivement dans les bornes de la science, l'histoire peut déprimer. De ce qu'elle se révèle une philosophie et une théologie, elle devient séduisante et salutaire ; elle éclaire et charme » (p. 71*). B. C.

926. R. Schneider. *Das wandelbare Sein. Die Hauptthemen der Ontologie Augustins.* — Frankfurt, Klostermann, 1938 ; in 8, 144 p. Mk. 7. 50, étr. 5.62.

Toute l'ontologie d'Augustin est esquissée dans ce bon et judicieux volume. Je dis « esquissée », car la matière était trop vaste pour qu'un développement un peu poussé de ses parties fût possible.

Du point de vue de notre *Bulletin*, il faut signaler d'abord la première partie, qui traite des fondements.

Tout s'origine en Dieu Trinité. Sa marque est sur toutes choses, et la triade des transcendentaux est le reflet le plus spirituel de son Être.

Le chapitre suivant sur la nature de la liberté et ses rapports avec les transcendentaux est une mise au point un peu brève, mais utile, notamment à quiconque étudie la doctrine augustinienne de la grâce. Quelques considérations sur la béatitude en fonction des mêmes concepts achève la première partie.

Dans la section qui traite de la substance et de ses quatre éléments, le quatrième, la finalité, nous ramène à Dieu et à la béatitude. C'est rapidement décrit. Plus développée est l'analyse de la *creatio a Deo ex nihilo* qui implique la théologie la plus fondamentale de l'être.

Rien de tout cela n'est bien neuf, sinon la présentation strictement systématique. L'auteur s'en explique en terminant. Il la reporte à Augustin lui-même, au moins dans son ensemble, et il insiste sur le sérieux élément aristotélicien de l'ontologie augustinienne. Il fait observer plus pertinemment encore sa couleur fortement théologique : « séparer chez Augustin ontologie et théologie, philosophie et religion, est impossible » (p. 141). C'est en cela qu'au fond gît son profond réalisme. B. C.

927. L. Allevi. *I fondamenti della pedagogia nel « De magistro » di S. Agostino e S. Tommaso.* — Scuola cattol. 65 (1937) 545-561.

Ce très bon article met en évidence le caractère mystique de l'enseignement chez Augustin : la même lumière intérieure qui illumine le regard

spirituel du maître, illumine pareillement celui du disciple. Ces vues platoniciennes sont loin de la conception thomiste sur l'éducation de l'esprit. Saint Thomas lui-même ne fera qu'amorcer les idées modernes sur la distinction entre perception et aperception, bases de l'effort pédagogique.

B. C.

928. L. Bovy. *Grâce et liberté chez saint Augustin.* — Montréal, Grand Séminaire, 1938 ; in 12, 124 p. Dl. 0.75.

On ne recherchera pas dans ce volume la nouveauté, ni pour le sujet ni pour son traitement. Sur un plan uniforme : analyse de l'*Ad Simplicianum* et de 5 traités antipélagiens, M. B. étudie successivement l'existence du libre arbitre, l'efficacité de la grâce, la conciliation des deux. Sa manière reste superficielle : il semblerait que tout soit clair dans la pensée d'Augustin. Le défaut majeur du volume est sa structure systématique, jointe à l'erreur de traiter les problèmes anciens en fonction des controverses modernes. Nous n'osons pas louer sans réserve sa clarté, car elle induit aisément en erreur le lecteur novice, qui conclurait un peu vite que saint Augustin était évidemment thomiste. Manié prudemment il servira pour une première initiation.

B. C.

929. V. Gluschke. *Die Unfehlbarkeit des Papstes bei Leo dem Grossen und seine Zeitgenossen nach der Korrespondenz Leos in Sachen des Monophysitismus.* Excerpta. — Romae, Univers. Gregor., 1938 ; in 8, 35 p.

Ces extraits d'une thèse importante sont au nombre de quatre : 1. souci de la foi chez saint Léon, durant son pontificat ; 2. Eutychès et Pierre Chrysologue ; 3. relevé systématique des déclarations de saint Léon sur le sens de sa lettre à Flavien, contenues dans l'écrit qui l'accompagnait ; 4. d'où vient pour Léon l'infaillibilité pontificale ?

On n'a donné qu'un précis très sommaire de tous ces points, mais il est clairement ordonné, avec renvoi aux sources et mise en évidence des choses essentielles. C'est un bon memento technique.

B. C.

930. L. Kurz. *Gregors des Grossen Lehre von den Engeln.* — Rottenburg, A. Bader, 1938 ; in 8, 132 p. Mk. 4.50. VIIe s.

Cette dissertation est un répertoire très complet de l'enseignement de saint Grégoire sur les anges. L'auteur parcourt successivement tous les chefs de doctrine et cite abondamment son auteur. Les points obscurs sont rares : sur la charité des anges (p. 24), sur la vision intuitive avant la chute des démons (p. 41), sur les anges membres du Christ (p. 71). Les affirmations de Grégoire touchant les chœurs des anges et les anges gardiens (p. 83 et 97) sont si proches du pseudo-Denys que la question de son influence se pose. M. K. l'admet, malgré les difficultés que soulève l'ignorance du grec chez Grégoire. *Non liquet !*

Au point de vue documentaire on s'étonne de voir cité sans sourciller

le commentaire sur les Rois. L'auteur s'en justifie dans une note (p. 24), mais insuffisamment. La question est complexe, et d'autant plus difficile que de ce commentaire nous n'avons plus aucun ms. Il eût mieux valu ne pas s'appuyer sur lui pour décrire la doctrine, mais au contraire fixer la doctrine, et montrer éventuellement ses attaches avec le commentaire. On eût travaillé ainsi à déterminer ce qu'il peut renfermer d'authentique. Plus imprudent encore est l'usage des homélies *in Canticum*, dont les parties grégoriennes ont fait l'objet d'un article de la *Rev. bénéd.* en 1929 (p. 204-217). M. K. cite, p. 67, un passage de la partie inauthentique.

Le travail eût été plus utile encore si la question de l'apport personnel de Grégoire avait été examinée en fonction de ses sources, et si l'on avait mieux marqué sur quels points l'autorité du pape fut déterminante pour le progrès du dogme, et en quelle mesure. B. C.

931. J. MADOZ. *Le symbole du IVe concile de Tolède.* — Rev. Hist. eccl. 39 (1938) 5-20.

932. J. MADOZ. *El simbolo del VI concilio de Toledo (a. 638).* — Gregorianum 19 (1938) 161-193.

Künstle avait nié que le symbole annexé aux actes du IVe concile de Tolède (633) ait été composé alors et provienne de saint Isidore. Le P. M. par une analyse comparative montre qu'au contraire la marque isidorienne est manifeste : compilation avec çà et là des variantes et des raccords caractéristiques. Le doute ne me semble pas possible.

Dans la suite des symboles espagnols celui du VIe concile de Tolède (638) n'est pas d'importance comparable à celui de 633. Il y a cependant intérêt et profit à l'analyser. Le P. M. le fait avec diligence, fixant autant que possible ses sources. De l'étude il ressort que le grand inspirateur est saint Augustin ; indice bien révélateur de l'influence effective de sa pensée sur la théologie et sur sa formulation dogmatique. Les autres sources reconnues confirment que le symbole fut composé par le concile lui-même. B. C.

VIIIe s. **933.** R. W. CHAMBERS. *Bede.* — Proceedings of the British Academy 22 (1936) 129-156.

Le centenaire de saint Bède a été célébré à l'Académie britannique par un discours de M. Ch. plein d'élévation et de sérénité. Les aspects si divers de son esprit furent évoqués, son rôle de premier plan pour la formation des intelligences au début du moyen âge, sa noblesse et sincérité exemplaires, enfin la largeur de son point de vue, qui permet aux catholiques et aux anglicans de se réunir dans le culte commun d'une des pures gloires de l'Angleterre. B. C.

934. M. INGUANEZ O. S. B. *Il Venerabile Beda nei codici e negli scrittori Cassinesi medievali.* — B. CAPELLE, M. INGUANEZ, B. THUM O. S. B. *S. Beda Venerabilis* (voir *Bull.* III, no 160) 41-50.

Dom I. illustre un cas d'influence rapide et lointaine des œuvres de Bède. Dès le dernier tiers du VIIIe siècle on trouve au Mont Cassin les *Homilie*, le *Chronicon*, l'*Historia ecclesiastica*, et ce n'est pas tout, sans doute. Aujourd'hui, la bibliothèque du Mont Cassin possède encore 24 écrits attribués à Bède et contenus dans une soixantaine de manuscrits qui vont du Xe au XIVe siècle. Dom I. signale ensuite les emprunts faits à Bède par Paul Diacre, Jean Diacre, Bertarius, Erchempert, Auxilius, Albéric, Bruno de Segni, Pierre Diacre, Bernard, Aiglerius. M. C.

935. W. BAUM. *Die politischen Anschauungen Liudprands von Cremona. Seine Stellung zum Kaisertum.* Inaugural-Dissertation. — Würzburg, K. Triltsch, 1936 ; in 8, VIII-49 p. Xe s.

Pour comprendre la pensée de Liudprand de Crémone sur l'empire, il faut distinguer très nettement la période qui précède et celle qui suit le couronnement impérial d'Othon en 962. Avant cette date, dans son *Antapodosis*, Liutprand ne laisse paraître aucune survivance de l'idée impériale. Il emploie indifféremment *rex* et *imperator*. Après 962, dans l'*Historia Ottonis* et la *Relatio de legatione Constantinopolitana*, il justifie, par plusieurs arguments, les droits d'Othon au titre d'*imperator Romanorum*. Le contenu doctrinal de ces écrits est de minime importance. Les droits et les devoirs de l'empereur, le droit des subordonnés à la révolution en cas de tyrannie, la position de l'Église par rapport à l'Empire, sont les principaux points de doctrine que Liudprand précise au cours de ces chroniques. M. B. souligne l'influence du *De civitate* de saint Augustin. J. L.

936. S. STEIN. *Die Ungläubigen in der mittelhochdeutschen Literatur von 1050 bis 1250.* Inaugural-Dissertation. — Berlin-Wilmersdorf, M. Eisner, 1933 ; in 8, 99 p. XIe s.

La période étudiée par M. S. embrasse trois événements importants dont la répercussion a dû se faire sentir sur l'attitude des chrétiens à l'égard des infidèles : la réforme clunisienne, avec sa conception plus nette d'une chrétienté exclusive et obligatoire ; les croisades, qui amenèrent le contact direct avec les païens ; le renouveau religieux du début du XIIIe siècle, qui donna un regain d'actualité à l'hérésie. Pendant toute la période étudiée, comme auparavant d'ailleurs, il semble bien que les griefs contre les infidèles soient restés de l'ordre doctrinal et théologique. Mais au point de vue de l'intensité des attaques et de leur objet précis, M. S. surprend dans la littérature allemande de 1050 à 1250 une certaine évolution. Il interroge successivement les écrits ecclésiastiques, soit religieux, soit profanes, la littérature courtoise et post-courtoise, la poésie héroïque et didactique. A l'approche des croisades, les auteurs abandonnent momentanément l'attitude platonique de la tradition et deviennent plus passionnés. Ils visent, naturellement, surtout les païens. Mais, par un retour singulier des choses, leur fréquentation finit par donner naissance à un type chevaleresque de païen que la littérature courtoise et épique ne combat plus que mollement. Puis, ce sera le tour aux nouveaux hérétiques de faire figure

de principal adversaire. Quant aux Juifs, l'opposition reste pendant tout ce temps assez passive et plutôt rétrospective. Saint Thomas consacrera cette attitude, *S. theol.* 2ª 2ªᵉ q. 10 a.8 : *Infidelium quidam... qui nunquam susceperunt fidem sicut gentiles et judaei... nullo modo sunt ad fidem compellendi... Alii vero sunt infideles... sicut haeretici et quicumque apostatae, et tales sunt etiam corporaliter compellendi ut impleant, quod promiserunt.* M. C.

937. J. HALLER. *Das Papsttum. Idee und Wirklichkeit.* Zweiter Band. Zweite Hälfte : *Die Vollendung.* — Stuttgart, J. G. Cotta, 1939 ; in 8, x-603 p. Mk. 14, rel. 17.50.

Le labeur de M. H. force l'admiration. Il s'est imposé de retarder la publication de ce volume pour compléter l'examen de la littérature récente. Cela nous vaut, pour les deux parties du second tome, 150 pages de notes techniques en petit texte serré. L'exposé lui-même, extrêmement vivant sans donner dans la littérature facile, ne comporte pas moins de 450 pages pour une période allant de la mort de Grégoire VII à celle d'Innocent III. M. H. garde le sens de la complexité des faits et de leurs causes, mais réussit à les intégrer dans une forte unité, qui régit la narration.

Ces qualités font les chefs-d'œuvre lorsque la physionomie des événements est correctement burinée. Ce n'est pas toujours le cas pour M. H. Nous l'avons dit à propos des premiers volumes. Sur un point important, — l'appréciation du pontificat de Nicolas I, — M. H. signale lui-même (p. 456) les protestations de M. Klewitz dans la *Theol. Literaturzeitung*, et s'emploie à lui répondre. En fait, les remarques de M. Klewitz correspondent au jugement de presque tous les lecteurs de M. H.

Déjà dans le volume précédent il avait caractérisé l'œuvre de Grégoire VII comme inspirée par le fanatisme monacal (cf. *Bull.* III, nº 719) : ainsi s'explique à la fois, dit M. H., son intransigeance religieuse et l'outrance de la domination spirituelle qu'il introduisit. C'est par trop simple ! Aujourd'hui M. H. détaille les conséquences logiques du système imposé par Hildebrand : tout sera aux mains des moines, jusqu'au moment où les états se sentiront assez forts pour résister. Le génie d'Innocent III affermira et étendra encore l'impérialisme de ses prédécesseurs.

Sur ce fond romantique se détachent l'un après l'autre les tableaux : celui de la vénalité de Rome après Grégoire VII (p. 5), celui de la pseudo-sainteté de saint Bernard (p. 71), celui de l'horreur de la croisade contre les albigeois (p. 426), celui d'Innocent III pape politique plus que juge des chrétiens (p. 444), et non insensible à l'argent (p. 445) etc. L'histoire de la papauté devient celle d'une institution sinistre !

Ce dernier volume est cependant de loin le meilleur de l'ouvrage. Si on l'exorcise de son pessimisme obstiné, il est non seulement plein d'intérêt, mais puissant. B. C.

XIIᵉ s. **938.** A. STOLZ. *Anselm von Canterbury* (Gestalten des christlichen Abendlandes 1). — München, Kösel-Pustet, 1937 ; in 12, 336 p. Mk. 6.80.

La nouvelle collection publiée par la maison Kösel-Pustet a pour but « d'ouvrir à nos contemporains et rendre accessible à tous en une série d'ouvrages bien choisis l'énorme trésor spirituel qui a fondé et formé l'Occident chrétien ». Outre les principaux Pères de l'Église, les grands mystiques ou penseurs, on y trouvera des figures marquantes d'historiens, de pédagogues, de sociologues, de poètes même. Le premier volume, dû à dom A. Stolz, est remarquable. Les pages 48-322 nous livrent en une traduction élégante et, autant que possible, littérale les écrits les plus influents de saint Anselme : le *Proslogion*, le *Monologion* (traduit par dom B. Barth), le *Cur Deus homo* (avec la lettre à Urbain II), les *Meditationes* authentiques, ainsi qu'un choix d'*Orationes*. Le texte suivi, pour les premiers opuscules, est celui de F. S. Schmitt. Pour les Méditations et les Prières, on a dû se contenter de l'édition de Migne (Gerberon), celle de dom Wilmart n'ayant pas encore paru. On a tenu compte, cependant, des corrections apportées d'ores et déjà par ce dernier. La présente traduction est assurément meilleure que celle parue en 1936 sous le nom de R. Allers, laquelle, au surplus, ne donnait pas le texte intégral du *Cur Deus homo* et omettait les *Meditationes et Orationes*. L'on se demande, malgré tout, pourquoi dom S. a jugé opportun de lui faire, si l'on peut dire, concurrence. Dom S. ne s'explique pas à cet égard. Sans doute a-t-il cru nécessaire de réunir en un seul et même volume tous les opuscules à large influence. Mais il y a encore une autre raison, croyons-nous. Il est difficile, lorsqu'on traduit, surtout lorsqu'on traduit un auteur aux pensées subtiles et à la langue concise, comme Anselme, de ne pas interpréter quelque peu son modèle. Pour peu donc qu'on entende différemment la pensée, on rendra différemment le texte. Dans la plupart des cas, ces écarts d'une traduction à l'autre n'ont guère d'importance, le lecteur désireux de nuances ne se fiant qu'au texte original. Néanmoins, en tels chapitres, — les premiers du *Proslogion* notamment, — les exégèses sont à ce point divergentes qu'elles exigent pour ainsi dire chacune sa traduction.

Nous ne pouvons songer à discuter ici la conception que se fait dom S. de la pensée anselmienne. Il s'en est expliqué à plusieurs reprises dans des études spéciales. Aujourd'hui, il la résume brièvement et clairement dans son introduction, ainsi que dans sa conclusion, après avoir rappelé les grands traits de la biographie. Pour dom S. la pensée anselmienne est d'ordre théologico-mystique et la démonstration rationnelle, comme la méthode proprement scolastique, n'y ont point de place. Dans l'argument dit ontologique, il ne s'agirait nullement de l'existence de Dieu et moins encore de la prouver. Les *rationes necessariae* ne seraient pas à prendre à la lettre, et le titre de « Père de la scolastique » serait quelque peu abusif. Sur ce dernier point, dom S. s'étend assez longuement et s'efforce de convaincre son lecteur que les préoccupations caractéristiques d'Anselme sont plus proches de celles des Pères que de celles des scolastiques.

Nous apprécions à sa juste valeur la lumière que dom S. projette sur l'*âme* d'Anselme, en insistant, — même plus que de raison, — sur l'aspect contemplatif de sa pensée. La psychologie d'Anselme n'est pas celle d'un rationaliste, et on aurait tort, certes, de considérer ses raisonnements aussi rigoureux et aussi « laïques » que ceux d'un « philosophe » proprement dit.

Au surplus, son esprit n'est pas aussi imbu que celui de ses successeurs de technique et de systématisation. Mais comment ne pas voir qu'Anselme se grise en quelque sorte de ce qui fait le fondement même et l'âme de la méthode scolastique, le traitement rationnel des vérités reçues ? Nous avons examiné en détail, en une étude que dom S. évite de rencontrer (*Rech. Théol. anc. méd.* 6, 1934, p. 313 sv.), la question de l'argument ontologique. Vouloir bannir de ce dernier l'intention « philosophique » nous paraît une gageure. Et ce jugement vaut, croyons-nous, pour les *rationes necessariae*. M. C.

939. S. ANSELMI CANTUARIENSIS ARCHIEPISCOPI *Opera omnia.* Volumen I continens opera quae Prior et Abbas Beccensis composuit. Ad fidem codicum recensuit F. S. SCHMITT O. S. B. — Seccovii, 1938 ; in 4, IX-290 p. et 4 pl. Mk. 25 (souscr. 21.25).

Ce volume inaugure dignement la collection des *Opera omnia* de saint Anselme entreprise par dom S. La publication en comprendra cinq, dont le deuxième, — *Meditationes sive Orationes,* — est confié, comme de juste, à dom A. Wilmart. La présentation est parfaite et la compétence de l'éditeur incontestée. Dom S. s'occupe depuis plus de dix ans de la tradition du texte anselmien, et ses éditions antérieures l'ont mis à même, à la fois de profiter de sa propre expérience et de n'ignorer point les suggestions de la critique. Le premier volume contient le *Monologion,* le *Proslogion* (avec ses trois appendices), le *De grammatico,* le *De veritate,* le *De libertate arbitrii,* le *De casu diaboli,* enfin la première rédaction du *De incarnatione Verbi.* Le texte est orthographié, à bon droit, de manière uniforme et moderne. En fait, pour les opuscules déjà publiés ailleurs (*Monologion, Proslogion, De incarnatione Verbi*), il a été conservé tel quel, sauf pour la ponctuation, simplifiée et rendue plus harmonieuse. Il y a trois apparats. Le premier signale les sources. Il était assez délicat à établir, Anselme ne citant guère nommément, ni à la lettre. Aussi dom S. ne prétend-il pas à être complet, et se contente-t-il, sauf quelques rares exceptions, de citer divers parallèles augustiniens ou boéthiens, d'ailleurs inégalement suggestifs. En fin de compte, on se demande s'il est utile d'encombrer une édition critique, définitive, de notes qui tiennent plus du commentaire que de la justification du texte. Le deuxième apparat contient les variantes. Dom S. le réduit à l'indispensable, c'est-à-dire aux leçons (sans excepter les particularités les plus notables de l'orthographe et de la ponctuation) des manuscrits jugés les plus importants par l'âge ou par la provenance. On y joint, cependant, les leçons les plus caractéristiques de plusieurs autres manuscrits, parmi lesquels une quinzaine, — les moins significatifs, — n'ont pas de sigles. Notons, à cet égard, que les sigles employés ne coïncident pas toujours avec ceux des éditions antérieures. Par souci sans doute de simplification, dom S. a fait fi quelque peu des règles en usage en matière d'édition, notamment quant à l'indication des lemmes (disons, en passant, que leur emploi ne se justifie guère dans l'apparat des sources). Le troisième

apparat donne les variantes des recensions antérieures au texte définitif. C'est là une nouveauté qu'on appréciera, mais qui suscitera aussi, pensons-nous, des critiques. On connaît les travaux de dom S. sur le sujet. Sa découverte de recensions premières ou intermédiaires de la plupart des opuscules d'Anselme est certes remarquable. Elle s'impose non seulement pour le *De incarnatione Verbi*, mais encore pour le *Monologion*, pour telles parties du *De concordia*, et pour d'autres écrits sans doute. Mais comment opérer en détail la discrimination ? La chose est relativement aisée pour les divergences très importantes ; elle l'est même pour les variantes moyennes, lorsqu'on dispose d'un témoin original ou quasi original (comme dans le cas du *Monologion*). Elle l'est beaucoup moins lorsqu'il s'agit de variantes mineures (interversions, solutions d'abréviations, signes de ponctuation, etc.). Elle nous paraît extrêmement délicate pour les variantes attestées par des témoins mixtes, — comme le sont, par exemple, *Arras 1021* et *Bodl. Rawl. A 392* pour le *Monologion*, *Vat. lat. 532* pour le *Proslogion* (cf. *Bull.* III, n° 940). Aussi voyons-nous avec un certain scepticisme quelques-unes des variantes du troisième apparat, au reste fort sobre.

Les critiques que nous venons de soulever n'ont rien de catégorique. Elles tomberont peut-être lorsque paraîtra la « ratio editionis », renvoyée malheureusement au cinquième volume. Dom S. y esquissera, nous l'espérons, sinon une histoire détaillée de la tradition manuscrite, du moins un tableau généalogique des principaux témoins. Il y exposera, sans doute, plus en détail qu'il ne l'a fait jusqu'ici les raisons majeures qui l'ont amené à accorder à tels manuscrits anciens une place hors de pair. Il y expliquera aussi sur quoi se base le choix, d'ailleurs fort limité, opéré par lui parmi la masse des manuscrits plus récents. Le prospectus de l'ouvrage indique que « la nouvelle édition est fondée sur la totalité des manuscrits ». C'est là manifestement une exagération. Pour être de qualité, le champ exploré par dom S. n'en est pas moins restreint. Mais l'autorité de dom S. est telle en la matière, qu'on peut lui faire plein crédit et considérer dès maintenant son texte comme définitif. M. C.

940. F. S. Schmitt O. S. B. *Les corrections de S. Anselme à son Monologion.* — Rev. bénéd. 50 (1938) 194-205.

On ne voit pas qu'à l'occasion de sa correspondance avec Lanfranc au sujet du *Monologion*, Anselme ait apporté à celui-ci quelque changement. Mais ultérieurement il a été corrigé. On le sait positivement pour le titre. Dom S. le montre pour d'autres endroits encore. Le *Paris. Nat. lat. 13413*, originaire de Saint-Martin de Séez et qu'on peut regarder « comme le plus ancien manuscrit connu d'Anselme » (p. 198), offre en effet un texte du *Monologion* qui, par ses particularités (omissions, additions, transpositions), fait penser irrésistiblement à une première recension authentique. Dom Gerberon a connu et utilisé ce manuscrit, mais sans en tirer tout le parti qu'il offre à la perspicacité de dom S. En dehors des particularités notables, le *Paris. 13413* compte un certain nombre de variantes secondaires dont il est difficile de dire s'il s'agit de leçons anselmiennes ou de fautes de copiste. Dom S. en retrouve quelques-unes dans deux anciens

témoins, *Bodl. Rawl. A 392* et *Arras 1021*, ainsi que dans *Prague Staatsbibl. XIII F. 20*. Il estime qu'ils font écho à des états « intermédiaires » du texte. C'est possible, assurément, mais cela nous paraît quelque peu hasardeux.

Un détail : dom S. compte parmi les particularités de la première recension du *Monologion* la leçon *Proemium* (au lieu de *Prologus*). Nous avons rencontré *Proemium* (ainsi que quelques autres leçons mineures de la première recension) dans *Bruxelles Bibl. roy. 20760-83* du XIIIe-XIVe siècle (f. 68vb). M. C.

941. F. S. Schmitt O. S. B. *Eine frühe Rezension des Werkes De concordia des hl. Anselm von Canterbury.* — Rev. bénéd. 48 (1936) 41-70.

942. F. S. Schmitt O. S. B. *Ein weiterer Textzeuge für die I. Rezension von De concordia des hl. Anselm.* — Rev. bénéd. 48 (1936) 318-320.

Les quatre fragments *De praescientia Dei et libero arbitrio* (I), [*De veritate*] (II), *De voluntate* (III), *De libero arbitrio* (IV), qu'on rencontre dans *Clm 22273* et *22291* (XIIe s.), et que le P. S. retrouve partiellement dans *Troyes 652* (texte II) et dans *Lambeth 59* (texte III), sont à attribuer en bloc, conformément d'ailleurs à la suggestion des manuscrits, à saint Anselme. Il en va de même, semble-t-il, du fragment sur le libre arbitre et la grâce (V), contenu dans *Trèves Stadtbibl. 728*. Les textes I et III coïncident littéralement avec des passages du *De concordia*, moyennant toutefois des variantes notables et significatives. Les textes II et IV ne sont pas sans quelque parenté de contenu avec le *Dialogus de veritate* et le *Dialogus de libertate arbitrii* et, d'autre part, sont inséparables du texte III. Le texte V n'est pas sans analogie avec certains développements du *De concordia*. Dom S. publie ces pièces en mettant en regard les textes parallèles.

S'agit-il d'extraits d'opuscules anselmiens assimilés et retravaillés par quelque disciple ? Il ne le semble pas. Les textes I et III offrent toutes les particularités de « premières recensions » des passages correspondants du *De concordia*. Dom S. en conclut que nos cinq textes (I et III « mit voller Sicherheit » ; II et IV « mit hoher Wahrscheinlichkeit » ; V « mit viel Grund ») représentent des matériaux préparés de bonne heure en vue de l'élaboration d'un *De concordia* plus vaste que celui réalisé plus tard et qui aurait englobé le contenu des dialogues *De veritate* et *De libertate arbitrii*.

Il nous paraît difficile de ne pas voir dans les textes publiés par dom S. de l'authentique saint Anselme. Mais nous hésitons à souscrire aux conclusions qu'il en tire quant à un premier projet du *De concordia*. A notre sens, le texte I (comme sans doute le dessein général du *De concordia)* a été conçu d'abord comme une sorte de prolongement du *Dialogus de libertate arbitrii* (cf. la finale de celui-ci dans *Bodl. Rawl. A 392*). De même, les textes II-IV, qui forment un seul bloc cohérent, se présentent comme une sorte d'appendice au *Dialogus de veritate* (cf. d'ailleurs la disposition dans *Troyes 652*).

Dans son second article dom S. signale un nouveau témoin *Vienne Nationalbibl. 533* où figurent les textes I, II, III et le titre de IV. Ce manuscrit n'est pas apparenté en ligne directe avec les autres. Il confirme en général les leçons de ceux-ci, mais permet en certains cas de supprimer les divergences de détail entre les nouveaux textes et leurs parallèles anselmiens connus. M. C.

943. O. Lottin O. S. B. *Les théories du péché originel au XIIe siècle. I. L'école d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux.* — Rech. Théol. anc. méd. 11 (1939) 17-32.

On expose ici la théorie sur le péché originel en vogue au début du XII[e] siècle. Cette théorie n'est point celle de saint Anselme de Cantorbéry, mais celle qui se développa au sein de l'école d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux. Les vues de cette école concernant la nature du péché originel, les raisons de sa propagation, le mode de sa transmission et autres problèmes connexes sont largement tributaires de saint Augustin, mais témoignent en certains points secondaires d'une originalité qui aura son influence au cours des décades suivantes. O. L.

944. M.-M. Davy. *La connaissance de Dieu d'après Guillaume de Saint-Thierry.* — Rech. Sc. relig. 28 (1938) 430-456.

La connaissance de Dieu, d'après Guillaume de Saint-Thierry, comprend deux étapes : la connaissance par la raison et la foi, la connaissance mystique. M[lle] D. ne s'occupe ici que de la première, et pour l'exposer elle s'adresse avant tout à l'*Aenigma fidei*. L'esprit humain témoigne d'un certain désir naturel de connaître Dieu ; par les seules forces de sa raison, il peut en démontrer l'existence et saisir quelque chose de ses attributs. La foi élargit le champ de cette connaissance : sans aucunement atteindre ici-bas à la vision béatifique, elle en est cependant comme l'apprentissage. Son premier rôle est de fixer exactement le donné révélé, tel qu'il se présente dans l'Écriture et la tradition. Ce qui n'empêche d'ailleurs nullement de la conceptualiser en formules rationnelles. Le second rôle de la foi sera de fixer ces concepts et ces formules, de manière à bien penser et à bien parler au sujet des attributs de Dieu connus par la raison et par la foi, et au sujet des mystères proprement dits connus par la foi. Sans soupçonner encore la théorie de l'analogie, Guillaume de Saint-Thierry affirme clairement que nos concepts sur Dieu ne sont ni univoques ni purement équivoques. O. L.

945. J.-M. Déchanet O. S. B. *La connaissance de soi d'après Guillaume de Saint-Thierry.* — Vie spirit. 56 (1938) Suppl. [102]-[122].

Exposé clair du ch. 15 de la *Lettre* de Guillaume de Saint-Thierry *aux Frères du Mont-Dieu*. Le *nosce teipsum* n'est autre que la connaissance que l'âme prend de l'image de Dieu trine (mémoire, raison, volonté) qui consti-

tue sa nature même. Obscurcie par la faute originelle, cette image n'en subsiste pas moins en nous ; et elle se révèle à toute âme purifiée et recueillie, non toutefois sans l'aide de la grâce illuminatrice que lui confère le Christ. O. L.

946. O. LOTTIN O. S. B. *La nature du devoir de l'aumône chez les prédécesseurs de saint Thomas d'Aquin.*— Ephem. theol. lovan. 15 (1938) 613-624.

En complément d'études antérieures du P. C. Spicq (cf. *Bull.* I, nº 639) et du P. L. Bouvier (cf. *Bull.* II, nº 1222), on précise la nature du devoir de l'aumône chez les théologiens depuis Abélard jusqu'aux approches de 1250. On en faisait un devoir de justice. Mais on n'entendait par là ni la justice au sens strict, ni la justice légale. On avait en vue une justice plus générale, englobant toutes les vertus qui impliquent un devoir strict, un *debitum*, vis-à-vis d'autrui, opposé à un simple conseil. Quelques théologiens basaient cette obligation sur la destination naturelle des biens terrestres préludant ainsi à la théorie de saint Thomas d'Aquin. O. L.

947. PH. S. MOORE. *Reason in the Theology of Peter Abelard.* — Proceedings of the Amer. Cath. Philos. Assoc. 12 (Twelfth Annual Meeting, Dec. 29 and 30, 1936, Christian Philosophy and the Social Sciences.— Washington, Catholic University of America, 1937 ; in 8, 201 p.) 148-160.

Abélard était-il rationaliste, comme le prétendait saint Bernard ? Pour répondre à cette question, le P. M. examine dans les œuvres d'Abélard le rôle de la raison en théologie et le problème des rapports de la raison avec la foi. Il conclut avec les études récentes en disculpant Abélard de l'accusation de rationalisme.

On ne trouvera pas grand'chose de neuf dans cet article qui n'est que le texte d'une conférence. Le P. M. y utilise abondamment le travail de M. J. COTTIAUX sur *La conception de la théologie chez Abélard* (voir *Bull.* II, nº 133). H. P.

948. R. J. THOMPSON. *The Rôle of the Dialectical Reason in the Ethics of Abelard.* — Proceedings Amer. Cath. Philos. Assoc. 12 (voir *Bull.* III, nº 947) 141-148.

Afin de mesurer l'emploi de la raison dialectique dans la morale d'Abélard, M. T. étudie la notion de péché dans l'*Ethica*. Pour Abélard, comme pour saint Augustin et saint Anselme, le péché est le consentement au mal. Mais, selon lui, seule la mauvaise intention est coupable et non l'acte extérieur. Ce système n'a pu être formulé que par un pur logicien qui déduit imperturbablement ses conclusions à partir d'une définition du péché, sans aucun souci, ni de psychologie, ni de métaphysique. C'est là son erreur foncière. Cet article reproduit le texte d'une conférence. Il ne faut pas y chercher du nouveau. Voir *Bull.* I, nº 1027 . H. P.

949. G. Le Bras, A. Vetulani. *Une suite d'études pour servir à l'histoire du « Décret » de Gratien.* — Rev. Hist. Droit franç. étr., série IV, 15 (1936) 343-358 ; 16 (1937) 461-479, 674-692.

En quelques lignes d'introduction M. Le B., qui prépare un ouvrage sur le Décret, présente la série d'articles du savant polonais M. V. Le premier article contient la description de sept manuscrits du Décret conservés en Pologne. Cette description insiste surtout sur les indications principales qui doivent décider de la valeur d'un manuscrit du Décret, c'est-à-dire la date de la copie du manuscrit, le manque de division en distinctions des 1e et 3e parties, l'*Introductio*, le nombre de *paleae*. Le manuscrit de la bibliothèque Jagellone n° *356* et celui du Séminaire diocésain de Plock, n° *70*, sont d'une valeur égale et même supérieure à ceux de Cologne, utilisés par E. Friedberg.

Le second article montre que certains fragments élaborés par Gratien furent rangés au nombre des *paleae* par l'École. Dans le troisième, M. V. étudie les Novelles de Justinien dans le Décret, pour tâcher de préciser les sources dont s'est servi Gratien. Il arrive à la conclusion que, probablement, on se bornait surtout aux authentiques du Code et subsidiairement, on recourait au texte original de l'*Authenticum*. M. V. admet Irnerius comme premier créateur des authentiques du Code. Il va même jusqu'à supposer que toutes les authentiques contenues dans le Décret sont rédigées par Irnerius, et qu'elles n'avaient pas pour Gratien une simple valeur de gloses mais un caractère de prescriptions de la loi impériale.

Ces conclusions ont une réelle importance pour l'étude doctrinale du Décret. J. L.

950. L. Ott. *Vivianus von Prémontré der früheste Zeuge für die Benützung der Summa sententiarum.* — Scholastik 14 (1939) 81-90.

Dans son étude sur les épîtres théologiques du XIIe siècle (cf. *Bull.* III, n° 559) M. O. avait noté la dépendance de l'*Harmonia* du norbertin Vivien à l'égard de la *Summa sententiarum*. Cet écrit s'adresse à Gérard, doyen de Saint-Quentin (en Vermandois). Celui-ci figure déjà sur une charte de 1115 et se trouve encore en 1138 ; d'autre part son successeur apparaît dès 1141. Gérard, d'après un obituaire, doit être mort un 2 mai. L'*Harmonia* fut donc composée certainement avant le mois de mai 1141. Voilà un *terminus ante quem* pour la *Summa sententiarum*.

En recensant le livre de M. O., le P. Weisweiler, dans *Scholastik* 12 (1937) 402, avait émis l'hypothèse d'une source commune aux deux ouvrages. M. O. reprend la question et tranche nettement en faveur de son opinion précédente. Un de ses arguments décisifs ressort de l'utilisation que font ces deux ouvrages de leurs sources. Alors que la *Summa sententiarum* reste toujours assez indépendante vis-à-vis d'elles, Vivien les copie servilement. L'accord quasi verbal de nos deux écrits ne s'explique donc que dans le cas d'une utilisation par le chanoine de Prémontré de

la *Summa sententiarum*. Admettre que celle-ci ait copié *ad litteram* une source commune ne cadre pas avec la manière habituelle dont elle traite ses devanciers. A. B.

951. C. PETERS. *Aussermassoretische Ueberlieferung in den Zitaten des Scholastikers Odo ?* — Muséon 51 (1938) 137-149.

Nous avons signalé déjà (*Bull.* II, nº 768) l'intérêt des citations hébraïques du scolastique Odon. Ces citations ont été étudiées depuis lors par M. Fischer dans *Werden und Wesen des A. T.* (*Beiheft zur Zeitschr. alttest. Wiss.* 1936) 198-206. M. Fischer y voyait une tradition prémassorétique ou extramassorétique du texte. M. P. reprend la question et réduit l'intérêt de la découverte à une valeur plus modeste. Les variantes du texte d'Odon par rapport au texte massorétique ne représentent pas une tradition hébraïque propre, mais sont dues à une rétroversion du latin en hébreu. Il faudrait tenir compte de la Vulgate et de l'ancienne latine. Les exemples apportés à l'appui me paraissent convaincants. Il y a là un phénomène bien connu : l'influence des versions sur le texte original, phénomène particulièrement fréquent dans les manuscrits bilingues. Il n'est pas nécessaire de supposer l'existence de rétroversions complètes comme le suggère la comparaison établie par M. P. avec la traduction hébraïque des Macchabées faite sur le latin. Nous avons affaire à un tout autre problème : il s'agit là de livres dont l'original hébreu est perdu, pour le premier, ou n'a jamais existé, pour le second. C'est un travail qui pouvait intéresser des Juifs. La rétroversion de la Bible latine pour les protocanoniques ne pouvait guère intéresser que des chrétiens. Il suffisait d'ailleurs de corriger les passages où le texte massorétique différait du latin et rien n'obligeait à un travail de retraduction complète. On peut soupçonner des exemplaires bilingues ou des *correctoria*. De toute façon, l'intérêt des citations d'Odon n'est que déplacé. Pour la tradition du texte hébraïque, elles sont sans valeur. Pour l'histoire de l'orientalisme, elles ouvrent de nouveaux horizons. On croit généralement que l'intérêt pour l'hébreu ne s'est éveillé qu'assez tard, aux approches de la Renaissance. Nous avons ici les vestiges d'un travail original qui représente en même temps un aspect nouveau de la controverse avec les Juifs. Les découvertes récentes de Mlle B. Smalley (*Bull.* III, nº 844) sont une autre preuve de l'activité des orientalistes du XIIe siècle. B. B.

952. F. STEGMÜLLER. *Repertorium Initiorum plurimorum in Sententias Petri Lombardi Commentariorum.* — Röm. Quartalschr. 45 (1937) 85-360.

En ces derniers temps, on sentait particulièrement la nécessité d'un répertoire des Commentaires sur les Sentences qui sont, par leur étendue et leur nombre, une des sources les plus importantes pour la connaissance de la théologie médiévale. M. S. est le premier à satisfaire ce besoin. Dans ce but, il réunit en ordre alphabétique un grand nombre de Commentaires. Cependant il ne vise pas à être complet et s'impose beaucoup de limites.

Il ne donne ni toutes les bibliothèques, ni tous les auteurs, ni tous les Commentaires, ni tous leurs manuscrits. Néanmoins, sa récolte est abondante et ses indications ont l'avantage d'avoir été en grande partie constatées immédiatement par lui-même, surtout dans des bibliothèques allemandes dont plusieurs n'ont pas encore publié leur catalogue. En revanche, si on ne trouve pas dans ce répertoire tous les Commentaires sur les Sentences, on y rencontre beaucoup d'autres œuvres, Sommes théologiques, questions, simples *principia* etc. Quod abundat non vitiat.

M. S. n'a voulu produire qu'un instrument de travail provisoire. Tel quel il rendra de grands services et mérite notre gratitude. M. S. dit encore son intention de dresser des répertoires analogues pour les Commentaires de l'Écriture et pour ceux des œuvres d'Aristote. Souhaitons qu'ils ne se fassent pas trop attendre, qu'ils soient aussi complets que possible, et que les Commentaires sur Aristote aient la préséance sur ceux de l'Écriture, car ils paraissent plus importants.

Les limites mêmes que M. S. s'impose interdisent d'apporter ici des compléments qu'il eût aisément fournis lui-même s'il l'eût voulu. Notons seulement que le n° 256 donné comme anonyme est l'œuvre de Pierre Plaoul (voir *Bull.* III, n° 792). Quant au n° 834, le Commentaire de *Carpentras 125* semble n'avoir rien de commun avec celui d'Augustin d'Ancône. Par contre ses *incipit* sont identiques à ceux du n° 714,1 (p. 168), sauf une légère différence dans l'incipit du livre II, qui se rapproche davantage du n° 714 (L. II). H. P.

953. PETRI PICTAVIENSIS *Allegoriae super tabernaculum Moysi* by PH. S. MOORE and J. A. CORBETT (Publications in Mediaeval Studies 3). — Notre Dame (Ind.), University, 1938 ; in 8, XXIII-214 p.

Dans son étude sur les œuvres de Pierre de Poitiers (cf. *Bull.* III, n° 54) le P. M. avait déjà signalé comme certainement authentiques les *Allegoriae super tabernaculum Moysi*, se rapportant spécialement à Ex. 25-31, et avait repéré 9 mss qui nous les ont transmises.

Après une brève introduction reprenant les idées de cette étude, les éditeurs publient ici le texte de cet ouvrage d'après les 6 mss qui leur ont été accessibles : *Paris Nat. lat. 3186, 13576, 15254, Paris Maz. 1005, Cambridge Pembroke Coll. 96, Trèves Sémin. 90.*

A vrai dire, cette édition, d'ailleurs bien soignée, n'enrichit en rien nos connaissances sur la doctrine théologique de Pierre de Poitiers ; mais elle présente, au point de vue littéraire, un exemple instructif d'un des quatre modes d'interprétation scripturaire en vogue au moyen âge.
O. L.

954. A. LANDGRAF. *Udo und Magister Martinus.* — Rech. Théol. anc. méd. 11 (1939) 62-64.

Après avoir rappelé les mss connus des *Sententiae Udonis* souvent exploi-

tées au cours de ses travaux antérieurs, M. L. prouve qu'elles sont certainement antérieures à la Somme théologique de Maître Martin. O. L.

955. O. LOTTIN O. S. B. *Le premier commentaire connu des Sentences de Pierre Lombard.* — Rech. Théol. anc. méd. 11 (1939) 64-71.

La date des *Sententiae Udonis* peut se préciser grâce à quelques confrontations de textes. Cet ouvrage est certainement postérieur au commentaire, non retrouvé encore, de *magister Odo*, et probablement aux *Glossae super Sententias* attribuées faussement à Pierre de Poitiers ; d'autre part, il est antérieur aux *Allegoriae in Novum Testamentum* de Richard de Saint-Victor et même au commentaire sur les épîtres de saint Paul conservé dans *Arsenal 534*. Il doit donc dater des environs de 1160-1165. Sans être encore le commentaire typique débutant par l'*expositio litterae*, il suit cependant l'ordre du Lombard au texte duquel il accroche son exposé sous forme de *quaestiones*. O. L.

956. H. BÉDORET S. J. *Les premières versions tolédanes de philosophie. Œuvres d'Avicenne.* — Rev. néoscol. Philos. 41 (1938) 374-400.

Le P. B. fait pour Avicenne le même travail que pour Alfarabi (cf. *Bull.* III, n° 765). Le *Sîfa* d'Avicenne contient, comme on le sait, 4 sections : la *Logica*, la *Collectio secunda naturalium* (physique), la *Collectio scientiarum doctrinalium* (mathématique) et la *Metaphysica*. Si la traduction arabo-latine de la 3e collection n'a pas encore été retrouvée, la traduction des autres collections nous est conservée dans nombre de mss : le P. B. énumère ceux que l'on connaissait, ceux qu'il a trouvés lui-même, avec l'*incipit* et l'*explicit*.

La seconde collection est la plus importante et se subdivise en plusieurs sections. La première, relative à quelques principes généraux de la physique, est connue sous le nom de *Sufficientia physicorum* (le P.B. note que le terme *sufficientia* ne peut sans doute être qu'une déformation du mot *Sîfa*) ; les 4 suivantes: *De coelo et mundo*, *De generatione et corruptione*, *De actionibus et passionibus*, le *Liber metheororum* sont moins importantes ; la sixième section, *Liber sextus naturalium*, fut abondamment exploitée au moyen âge sous le nom de *Liber de anima* ; d'une dernière section, *Liber de vegetalibus*, le P. B. a pu repérer la traduction en 2 mss.

La question d'auteur reste entourée de difficultés ; fort surtout d'une donnée de *Vat. Urbin. lat. 186* qu'il se propose d'étudier ultérieurement, le P. B. met en avant les titres de Dominique Gundisalvi et d'Avendauth comme auteurs de la traduction de toute la *Collectio secunda naturalium*.

O. L.

957. H. BÉDORET S. J. *L'auteur et le traducteur du Liber de causis.* — Rev. néoscol. Philos. 41 (1938) 519-533.

On sait l'opinion accréditée dès 1882 par O. Bardenhewer : le *Liber de causis* aurait été composé par un musulman du IXe-Xe siècle utilisant Proclus ; il aurait été traduit de l'arabe en latin entre 1167 et 1187 par Gérard de Crémone. Le P. B. rappelle d'abord les objections faites contre cette thèse et basées avant tout sur un texte d'Albert le Grand attribuant l'ouvrage à un certain juif David qui, d'après certains, ne serait autre qu'Avendauth, lequel, selon le P. F. Pelster (cf. *Bull.* II, n° 685) aurait été ou bien l'auteur du *Liber de causis* latin ou bien le traducteur latin de l'ouvrage qui aurait été composé par Alfarabi.

Pour jeter quelque lumière sur ce problème, le P. B. a eu l'heureuse idée d'explorer attentivement la tradition manuscrite. Des quelque trente manuscrits qu'il a consultés il déduit les conclusions suivantes : il est certain que Gérard de Crémone a traduit de l'arabe en latin un ouvrage intitulé *Liber Aristotelis de expositione* (ou *de essentia*) *bonitatis purae*, et que l'original arabe de cette version n'est pas l'œuvre d'Avendauth. Or cette version arabo-latine due à Gérard de Crémone est identique au texte conservé par les manuscrits dits du *Liber de causis*. Et d'autre part ce *Liber de causis* semble bien être l'œuvre d'Alfarabi (mort en 949-950). Ainsi l'on en revient à la thèse de Bardenhewer, précisée en ce qui concerne le nom de l'auteur. O. L.

958. C. Baisi. *Il ministro straordinario degli ordini sacramentali.*— Roma, Anonima Libraria Cattol. Ital., 1935 ; in 8, 169 p.

L'auteur reprend, après bien d'autres, la question du ministre extraordinaire du sacrement de l'ordre. Le simple prêtre peut-il conférer l'ordination sacerdotale, par délégation pontificale ? On sait l'importance de la bulle de Boniface IX (1400) et celle d'Innocent VIII (1489) pour la solution du problème. M. B. en donne le texte complet, conclut à leur authenticité et y voit une délégation expresse d'ordination. Par une longue série de témoignages, il nous est donné de voir que l'idée du pouvoir papal de déléguer un prêtre, ne doit pas être considérée comme spéciale à la bulle de 1400, mais comme une conclusion logique d'idées largement répandues par les canonistes du XIIe au XVe siècle (Sicard de Crémone, Guy de Baisio, Huguccio etc.). Les scolastiques de cette époque, au contraire, réservent l'ordination sacerdotale aux évêques. M. B. donne ensuite les opinions des principaux théologiens depuis le Concile de Trente jusqu'à nos jours. Il propose, comme conclusion, la solution suivante : le prêtre possède un pouvoir d'ordre suffisant pour conférer l'ordination sacerdotale, mais il lui manque un pouvoir de juridiction indispensable, qui pourrait lui être concédé par le pape. L'évêque possède le double pouvoir d'une manière ordinaire, de par sa consécration épiscopale. La critique de cette opinion dépasse les cadres de ce *Bulletin*. J. L.

959. I. Argnani. *Ioannes Faventinus glossator.* Brevis commentatio de vita et operibus eius. — Apollinaris 9 (1936) 418-443, 640-658.

Dans la courte notice biographique, l'auteur combat l'opinion courante qui identifie le glossateur Jean de Faenza et Jean l'évêque de Faenza. Cette thèse explique mieux comment il put résider à Bologne et y enseigner. Partisan de Frédéric Barberousse,il dut quitter Bologne en 1174 et retourna dans sa ville natale, où il mourut en 1190. Ses opinions politiques sont, sans doute, cause qu'il cite très rarement les Décrétales d'Alexandre III. La *Summa super Decretum*, écrite en 1171, est ensuite étudiée par M. A. : description des manuscrits, division de la *Summa*, ses principales sources. Il ressort de cette étude qu'il y a erreur à considérer Jean de Faenza comme un simple compilateur ou comme un plagiaire. J. L.

XIIIe S. **960.** A. STARA O. Praem. *Die theologischen Strahover Handschriften.* — Analecta praemonstr. 10 (1934) 111-112.

La bibliothèque de l'abbaye norbertine de Strahov, à Prague, ne compte pas moins de 2000 manuscrits, dont il n'existe malheureusement aucun catalogue imprimé. Le P. S. énumère quelques ouvrages de théologie et de philosophie (8 de dogmatique, 7 de morale, 7 de philosophie) dont plusieurs intéressent l'histoire doctrinale du moyen âge (Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Bernardin de Sienne, anonymes). Mais les maigres renseignements qu'il y joint sont trop peu précis pour rendre cette liste très utile. H. B.

961. P. BAYART. *La prédication mariale de saint Antoine de Padoue.* — France francisc. 21 (1938) 223-228.

Épingle dans les sermons de saint Antoine de Padoue quelques textes où sont célébrées les vertus de la Sainte Vierge et où est insinué (de loin cependant) son rôle de médiatrice. O. L.

962. R. J. DEAN. *An Anglo-Norman Version of Grosseteste Part of his Suidas and Testamenta XII Patriarcharum.* — Public. Modern Language Assoc. Amer. 51 (1936) 607-620.

Mlle D. signale dans *Paris Nat. nouv. acq. fr. 10176* une version médiévale en vieux français de la traduction latine faite par Robert Grosseteste de l'article *Jésus* du *Lexique* de Suidas et d'une partie des *Testamenta XII Patriarcharum*. Mlle D. décrit méticuleusement le manuscrit et le date des environs de 1275, en Angleterre. Le dialecte anglo-normand traduit fidèlement le latin mais en reprend tels quels de nombreux termes. Puis Mlle D. édite d'après ce manuscrit le texte de cette traduction française. L'article *Jésus* (p. 610-613) de Suidas est un récit légendaire à propos de la perpétuelle virginité de Marie. H. P.

963. F.-M. HENQUINET O. F. M. *De centum et septem quaestionibus halesianis codicis Tudertinen. 121.* — Antonianum 13 (1938) 335-366, 489-514.

Voici un des mss les plus importants au sujet des questions d'Alexandre de Halès, *Todi 121*. Le P. H. dresse la liste de ces questions, conservées en deux groupes : f. 3r-61r (71 questions), f. 183r-200r (36 questions). Pour donner une idée des formules caractéristiques, il a soin de transcrire, pour chacune d'elles, le prologue et le début de la question elle-même ; le cas échéant, il signale les autres mss où la question se rencontre ; il note les cas où la question est intégrée dans la Somme théologique halésienne, ainsi que les cas où le texte de celle-ci est différent de celui de la question.

La collection de Todi l'emporte sur les autres par l'ordre relatif dans lequel les questions sont rassemblées : le premier groupe contient des questions relatives aux trois premiers livres des Sentences, tandis que le second se rapporte tout entier au quatrième. L'importance du ms. de Todi réside aussi dans le fait que sur les 71 questions du premier groupe, 40 lui sont propres. Or le P. H. apporte de sérieuses raisons pour conclure que les 107 questions sont toutes d'Alexandre de Halès : leur voisinage et leur lien logique avec des questions indubitablement authentiques, l'identité des formules d'introduction le prouvent suffisamment. Le P. H. arrive ainsi à conclure que, dès avant son entrée dans l'Ordre, donc avant 1231, Alexandre de Halès avait probablement commenté les quatre livres des Sentences. O. L.

964. F.-M. HENQUINET O. F. M. *La Summa de Sacramentis de Jean de la Rochelle († 1245).* — Arch. francisc. hist. 31 (1938) 202-204.

Une note marginale de *Paris Nat. lat. 15702*, déjà signalée par le P. H. (*Rech. Théol. anc. méd.* 8, 1936, p. 378 note 35), cite un extrait de la *Summa de sacramentis* de Jean de la Rochelle. Muni de cette précieuse citation, on peut espérer retrouver un jour l'ouvrage perdu. Le P. H. nous informe ici de ses recherches qui jusque maintenant sont infructueuses. O. L.

965. A. ROHNER O. P. *De natura theologiae iuxta S. Albertum Magnum.* — Angelicum 16 (1939) 3-23.

Exposé, assez littéral d'ailleurs, du début du Commentaire des Sentences et de la Somme théologique d'Albert le Grand : la théologie est une véritable science, mais avant tout pratique ; elle est proprement affective ; son sujet est Dieu en tant que cause première et béatitude suprême de l'homme ; son unité se fonde sur l'unité même de son sujet.

Ces pages sont à rapprocher des exposés parallèles de Mgr M. Grabmann et de M. Cuervo (cf. *Bull.* II, nos 66, 341). O. L.

966. S. BONAVENTURAE *Opera theologica selecta*... cura PP. Collegii S. Bonaventurae edita. Editio minor. T. II. *Liber II Sententiarum.* — Ad Claras Aquas (Quaracchi), Coll. S. Bonaventurae, 1938 ; in 8, 1072 p. L. 40, en souscr. 32.

Le collège franciscain de Quaracchi a commencé en 1934 la publication

en petit format du texte critique de saint Bonaventure en éditant son Commentaire sur le premier livre des Sentences (voir *Bull.* II, nº 993). Ce volume-ci nous offre suivant la même méthode le Commentaire sur le second livre. La *Praelocutio* (p. 1-4) a été corrigée d'après la réédition que le P. F. Delorme en a fait selon *Angers 193* (voir *Bull.* II, nº 994).

Il est à souhaiter que les volumes suivants de cette nouvelle édition paraissent le plus rapidement possible. H. P.

967. A. Rota. *Un brano del commento di san Bonaventura alle « Sentenze » di Pier Lombardo.* — Archivi, ser. II, 3 (1936) 82-89.

Dans *Rome Archivio di Stato, fonds Sancta sanctorum 1004*, f. 107-117 (XIIIe s.), M. R. signale un fragment du Commentaire de saint Bonaventure sur les Sentences, IV, d. 17-20. Il confronte folio par folio ce passage avec l'édition critique de Quaracchi et conclut qu'on trouve là un bon texte fort ancien.

Tout ceci est de peu d'utilité, puisqu'il s'agit seulement d'un fragment d'un ouvrage déjà édité critiquement. H. P.

968. I. Heerinckx O. F. M. *De momento caritatis in spiritualitate franciscana.* — Antonianum 13 (1938) 19-32, 135-170, 475-488.

Ces pages, les dernières sans doute écrites par le P. H., sont destinées à mettre en lumière l'importance de la charité dans la spiritualité franciscaine. A cet effet, le P. H. s'adresse avant tout à saint Bonaventure et à Duns Scot. C'est la charité qui inspire toutes les œuvres de Dieu *ad extra* ; c'est la charité aussi qui doit inspirer l'ascension de l'âme vers Dieu et donc animer toute l'ascèse chrétienne. La charité en effet a Dieu comme objet et comme motif ; elle établit l'homme dans un état d'amitié avec Dieu, et s'identifie avec la grâce sanctifiante ; elle est la reine des vertus et constitue l'essence de la perfection ; essentiellement active, elle prend toutes les facultés de l'âme et s'étend à toute créature ; elle est la source de tout mérite ; elle est la préparation prochaine de la contemplation infuse avant de devenir le constitutif formel de la béatitude éternelle. Thèmes connus, mais illustrés ici par un heureux choix de textes. O. L.

969. F. Pelster S. J. *Das Thomas-Fragment in Cod. B. VII. 9 der Universitätsbibliothek Basel.* — Philos. Jahrb. 52 (1939) 85-91.

Dans *Bâle Univ. B. VII. 9*, le P. P. avait jadis repéré, fol. 2r-2v, un court fragment, qu'il publie aujourd'hui *in extenso*, et qui paraît être le début d'un écrit plus considérable sur les puissances de l'âme et du corps. Sa place au milieu d'opuscules certainement authentiques de Thomas d'Aquin, la présence de certaines expressions habituelles chez celui-ci, plaident en faveur de la provenance thomiste de ce morceau qui se placerait après 1265. O. L.

970. J.-M. Ramirez O. P. *Doctrina sancti Thomae Aquinatis de distinctione inter habitum et dispositionem.* — Miscellanea philosophica R. P. Josepho Gredt O. S. B. completis LXXV annis oblata (Studia Anselmiana 7-8. — Romae, Herder, 1938 ; in 8, 294 p.) 121-142.

De cette pénétrante étude sur la distinction entre l'*habitus* et la *dispositio* selon saint Thomas d'Aquin, retenons ici la petite enquête historique. Les commentateurs grecs et arabes d'Aristote, plusieurs théologiens précurseurs immédiats de saint Thomas (Guillaume d'Auvergne, saint Albert le Grand, saint Bonaventure), saint Thomas lui-même jusque dans la question *De malo*, ne voient qu'une différence de degré entre l'*habitus* et la *dispositio* qui y prépare. Mais dans la *1a 2ae* q. 49. a. 2, saint Thomas y voit une différence spécifique. Le P. R., étudiant les textes d'Aristote, conclut que Thomas d'Aquin, dans son dernier écrit, s'est consciemment séparé du Stagirite. O. L.

971. J. Kleinhappl S. J. *Die Lehre des hl. Thomas von Aquin über den « valor commutationis » in der « Lectio IX » seines Kommentars zur Nikomachischen Ethik.* — Zeitschr. kat. Theol. 62 (1938) 537-544.

Exégèse du commentaire de saint Thomas d'Aquin sur la leçon IX du livre V de l'Éthique. D'une part, saint Thomas affirme que la valeur d'échange dépend du travail et des dépenses annexes, *labor et expensae*. Mais plus loin, il dit et répète que, *secundum rei veritatem*, c'est le besoin, *indigentia*. Il n'y a pas d'oppostition entre ces deux affirmations, pouve le P. K. : la valeur se fixe d'après le travail et les dépenses, mais ce qui règle et mesure le tout, c'est le besoin qu'on a des choses ainsi produites. O. L.

972. P. Montanari. *L'influenza di Aristotele sul pensiero politico posteriore.* — Sophia 4 (1936) 29-43.

La pensée politique des scolastiques s'est inspirée des principes du Stagirite. L'auteur examine très sommairement les théories thomistes sur l'origine de l'État, l'origine du pouvoir souverain et la constitution de l'État en soulignant leurs rapports avec Aristote. Il considère du même point de vue — et plus sommairement encore — les conceptions politiques de Gilles de Rome, de Jacques de Viterbe et de Marsile de Padoue.

J. L.

973. Vincent of Beauvais. *De eruditione filiorum nobilium*, edited by A. Steiner (The Mediaeval Academy of America, Publication n° 32). — Cambridge (Mass.), Mediaeval Academy of America, 1938 ; in 8, XXXII-236 p. Dl. 3.50.

Le *De eruditione filiorum nobilium* de Vincent de Beauvais est un des plus importants traités du moyen âge sur l'éducation des enfants. Guillaume

Pérault se l'est approprié presque en entier dans son *De eruditione principum* et Gilles de Rome s'en inspire dans son *De regimine principum*, quand il n'en reprend pas jusqu'aux expressions. M. S. montre ainsi dans son introduction l'importance et le rayonnement de cette œuvre qu'il fixe après 1245 ou même 1246 et avant 1249. Il s'arrête longuement aussi à l'examen des sources de l'ouvrage. C'est d'autant plus important que le *De eruditione* se présente comme une compilation de tout ce qui a été écrit de meilleur à propos de l'éducation. Plusieurs de ses chapitres intéressent la morale. Cet ouvrage n'était encore étudié que dans des traductions défectueuses. D'où l'intérêt de cette édition.

M. S. nous dévoile alors les fondements de son travail. Celui-ci reproduit le texte de *Paris Nat. lat. 16390* (XIIIe siècle) et n'y corrige quelques erreurs manifestes que quand s'accordent contre lui *Clm 469* (XIVe s.), *Paris Nat. lat. 16606* (XVe s.) et l'édition de 1481 à Bâle. M. S. connaît trois autres manuscrits anglais mais il ne les a pas examinés parce que, dit-il, « datant du XIVe et du XVe siècles, ils n'auraient amélioré en rien le texte » (p. XXVIII). Pourquoi ces manuscrits contemporains de deux des témoins admis par M. S. méritent-ils plus qu'eux d'être repoussés à priori ? M. S. ne tient pas compte non plus d'une autre édition qu'il renseigne, Rostock 1477, pas plus que d'une traduction française du XIVe siècle conservée seulement dans *Paris Nat. franç. 9683*. Le fait que M. S. néglige ainsi purement et simplement trois manuscrits, une traduction ancienne et une édition incunable nous empêche de considérer son édition comme critique. Elle rendra néanmoins de grands services en facilitant l'accès de cet ouvrage et en identifiant ses innombrables citations. A ce point de vue, l'index des auteurs cités dans le texte (p. 223-236) est précieux. Comme toutes les publications de la *Mediaeval Academy of America*, ce volume est très bien présenté. H. P.

974. I. BACKES. *Die von Ulrich von Strassburg verfasste erste scholastische Abhandlung über Christus den König*. — Pastor bonus 49 (1938-39) 157-164.

M. B. signale dans la *Summa de summo bono*, l. 5, tr. 2, c. 6, d'Ulric de Strasbourg un exposé sur la royauté du Christ, qu'il édite d'après 4 mss. Texte d'autant plus important qu'il semble bien être le premier exposé scolastique sur la matière : les grands commentateurs du Lombard, saint Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin n'en avaient dit mot, sans doute parce que le maître des Sentences n'en avait point parlé. O. L.

975. S. CLASEN O. F. M. *Eine Antwort auf die theologische Quästion des Johannes Pecham über die vollkommene Armut*. — Franzisk. Stud. 25 (1938) 241-258.

Le P. C. résume d'abord la question éditée de Jean Pecham sur la pauvreté parfaite et la réplique à cette question qu'il publie ici. Cette dernière étudie l'ordre des préceptes et des conseils, la perfection et la

pauvreté. Selon le P. C., dans sa première partie elle utilise Nicolas de Lisieux, dans sa seconde et sa troisième un *Contra Pecham* et un *Contra Thomam*, le tout formant probablement une seule unité. Le P. C. n'admet pas que cet écrit soit l'œuvre de Gérard d'Abbeville.

Si le P. C. avait eu connaissance des articles de M. P. Glorieux sur *Les polémiques « contra Geraldinos »* (voir *Bull.* II, n°s 697 et 1118) il aurait su qu'après un examen approfondi de tout le dossier de cette controverse, M. Glorieux avait adopté une solution exactement opposée à la sienne et sur laquelle il eût été intéressant de connaître son avis. En attendant, nous inclinons à croire que M. Glorieux a raison. Cependant, si le P. C. se trompe sans doute sur ce point, son article reste utile à cause de l'édition qu'il y donne (p. 248-258) de cette réponse à Pecham *Hanc quaestionem utrum mandata*, d'après l'unique manuscrit connu : *Paris Nat. lat. 16297*. Vérification faite sur l'original, l'édition paraît fort soignée. H. P.

976. A. E. Taylor. *CR de Rogeri Baconi Questiones supra Librum de causis, ed. R. Steele* (voir *Bull.* II, n° 1013). — Mind 44 (1935) 387-389.

M. T. propose plus de 70 corrections au texte de cette édition. Elles ne lui sont pas suggérées par l'examen de l'unique manuscrit, mais par la lecture attentive du texte. La plupart d'entre elles s'imposent.

H. P.

977. C. C. J. Webb. *CR de Rogeri Baconi Quaestiones supra libros octo Physicorum Aristotelis, ed. F. M. Delorme* (voir *Bull.* II, n° 1332). — Philosophy 11 (1936) 348-350.

Ce compte rendu de M. W. mérite d'être signalé à cause d'une quarantaine d'excellentes corrections qu'il apporte au texte de cette édition. Presque toutes s'imposent et on s'étonne un peu que les éditeurs ne les aient pas trouvées eux-mêmes. H. P.

978. F. Sureda Blanes. *El beato Ramón Lull (Raimundo Lulio)*. Su época, su vida, sus obras, sus empresas.— Madrid, Espasa-Calpe, 1934 ; in 4, XLIX-391 p. et 45 pl. Pes. 30, rel. 50.

On ne possédait pas encore en espagnol de grande biographie critique récente de Raymon Lulle. M. S. B. comble cette lacune. Son programme était tout tracé et il l'a suivi : s'appuyer sur les biographies contemporaines de Lulle, sur ses œuvres et sur les travaux modernes. M. S. B. décrit le milieu, retrace dans ses innombrables péripéties la vie mouvementée de son héros, s'arrête à ses œuvres les plus importantes ou les plus caractéristiques et les cite abondamment. Ce n'est pas lui faire un reproche de reconnaître que sa vie de Lulle n'apporte rien de très nouveau, car cette existence est déjà bien connue.

A cette biographie qui se lit agréablement, M. S. B. a joint une abondante

bibliographie des travaux concernant Lulle, disposés en ordre chronologique (p. 363-382), à partir de la Vie contemporaine et de ses manuscrits ; puis viennent les travaux publiés depuis le XVIe siècle jusqu'en 1934. Cette bibliographie n'est pas complète. M. S. B. l'avoue. On pourra suppléer à ses lacunes par le travail de M. d'Alòs-Moner (voir *Bull.* III, nº 869).

Dans la longue Introduction de ce livre (p. I-XLIX) Mgr Eijo y Garay combat la thèse des arabisants Ribera et M. Asin Palacios qui prônent l'origine arabe du système lullien et il réfute leurs arguments. Sans nier une influence arabe purement littéraire, mais non doctrinale, il affirme au contraire que Lulle tient son système de la philosophie chrétienne traditionnelle et surtout du néoplatonisme. La tendance défendue par Mgr Eijo y Garay est la bonne mais, comme les meilleures choses, il ne faut pas l'exagérer.

Quarante-cinq planches photographiques illustrent ce volume, parmi lesquelles il faut noter douze des fameuses miniatures de *Karlsruhe Landesbibl. S. Pierre 92*, représentant la vie de Lulle. H. P.

979. J. Rubió. *Interrogacions sobre una vella versió llatina del « Libre de contemplació » (lat. paris. 3348 A).*— Est. francisc. 47 (1935) 111-119.

M. R. s'arrête à *Paris Nat. lat. 3348 A*. Ce manuscrit donné par Raymond Lulle lui-même contient en latin la première partie du *Libre de contemplació* et porte de nombreuses corrections marginales que M. R. caractérise et où il distingue trois mains. Ne disposant que d'une documentation très insuffisante, M. R. pose et résoud provisoirement une série de problèmes soulevés par l'examen minutieux de cette traduction latine et par sa comparaison avec ses corrections et avec les deux formes connues du texte catalan. La version latine, faite en deux fois, est assez libre et constitue plutôt une interprétation du texte primitif qui paraît avoir été un peu différent des textes catalans que nous possédons.

L'essai de M. R. montre qu'une étude comparative parfaitement documentée de ces textes, qui reprendrait son travail et le continuerait, aboutirait à des résultats intéressants. H. P.

980. F. de B. Moll. *Contribució al lèxic lul·lià : Els llatinismes de la « Logica nova ».* — Est. francisc. 47 (1935) 57-65.

Pour contribuer à l'élaboration du lexique lullien, M. M. étudie ici les latinismes — mots, suffixes et tournures de phrases — de la *Logica nova* (1303) de Raymond Lulle, écrite en latin, puis traduite. D'après le seul manuscrit connu, *Halle Univ. hisp. 56*, M. M. relève les principaux de ces latinismes avec leur modèle latin. Cela pourra rendre quelques services pour l'étude des ouvrages de Lulle en langue vulgaire. H. P.

981. J. H. Probst. *Lull champion universel de l'Unité, par inspiration et par tradition.* — Est. francisc. 46 (1934) 290-303.

On a trop cherché à expliquer le système de Raymond Lulle exclusivement par des emprunts aux auteurs arabes. Sans nier entièrement pareille dépendance, M. P. rappelle que, par des intermédiaires multiples et divers, notamment par la Bible et le judaïsme, Lulle puisait dans la tradition humaine qui remonte en Orient bien plus haut que l'Islam. Il peut donc y avoir souvent parallélisme avec les penseurs musulmans sans vraie filiation. Ainsi s'explique aussi la tendance de Lulle vers l'unité et la conciliation en tout et partout, en religion, en sciences et en politique.

Dans cet article, M. P. ne peut pas prouver toutes ses affirmations. Il ne faut évidemment pas les exagérer, mais on n'a souvent que trop tendance à négliger des considérations de cet ordre.

H. P.

982. T. Carreras i Artau. *El llenguatge filosófic de Ramon Llull.* — Est. univ. catal. 21 (1936) 545-552.

Dans cette note, M. C. insiste sur l'importance extrême de l'étude approfondie du vocabulaire de Raymond Lulle pour l'intelligence de sa pensée. D'autant plus que, pour exprimer toutes les nuances de ses idées, Lulle forge systématiquement ses termes techniques en catalan et en latin ; ainsi : *quantificabilitas* et *ignificativum*. A titre d'exemple, M. C. extrait quelques vocables de la liste explicative de 89 termes jointe par Lulle à son *Ars amativa*.

On ne saurait en effet exagérer la nécessité de pareil lexique qui devrait se fonder sur les explications de mots que Lulle fournit lui-même. Souhaitons le voir paraître sans trop tarder. Mais la base indispensable en est l'édition critique complète des œuvres de Lulle. Nous en sommes malheureusement encore loin. H. P.

983. T. Carreras i Artau. *Fonaments metafísics de la filosofia lul·liana.* — Est. francisc. 47 (1935) 130-150.

Selon M. C. le fondement du système de Lulle est son réalisme néoplatonicien sous la forme augustino-anselmienne, c'est-à-dire l'exemplarisme universel. Dieu et ses attributs sont les archétypes de toute perfection créée. M. C. s'arrête surtout à considérer ces *dignitates divinae*, bonté, puissance, éternité, etc., où la métaphysique exemplariste de Lulle se rencontre avec son *Art général*. M. C. en suit alors brièvement les applications en morale, en droit et en politique. De tout cela résulte une tendance passionnée vers l'unité.

Cet article a paru en traduction allemande dans *Wissensch. Weish.* 2 (1935) 266-287. H. P.

984. F. Valls i Taberner. *Ramon Lull i el problema de la renunciabilitat del Papat.* — Est. francisc. 47 (1935) 151-160.

M. V. rappelle l'abdication du Pape Célestin V et la polémique qui s'ensuivit sur la légitimité de cette renonciation à la dignité papale, avec les arguments lancés de part et d'autre par Gilles de Rome, Olivi et Jean de

Paris. Toute cette partie est de seconde main. Puis M. V. relève que la solution du problème a été fournie sans parti pris, dix ans d'avance, par Raymond Lulle dans son roman *Blanquerna* où le Souverain Pontife renonce au trône de saint Pierre. Ceci paraît légitime à Lulle, en cas de décision du Pape et d'acceptation par les cardinaux. H. P.

985. H. WIERUSZOWSKI. *Ramon Lull et l'idée de la Cité de Dieu. Quelques nouveaux écrits sur la croisade.* — Est. francisc. 47 (1935) 87-110.

Mlle W. édite deux petits ouvrages de Raymond Lulle, la *Petitio pro conversione infidelium... ad Bonifacium VIII* (1295), d'après *Paris Nat. lat. 15450, 17827* et *16116*, ainsi que la *Petitio Raymundi in concilio generali* (1311), suivant les deux premiers manuscrits énumérés plus haut. En même temps que Mlle W. et à son insu, le P. E. Longpré publia aussi les deux mêmes écrits d'après *Paris Nat. lat. 15450* exclusivement (voir *Bull.* III, nº 491) mais avec moins de soin et de correction que Mlle W. dont le travail est préférable. Mlle W. édite encore d'après quatre manuscrits (p. 109-110) la courte préface du *Liber de participatione Christianorum et Saracenorum* (1312). Ces trois écrits insistent sur la nécessité de la croisade et des missions.

Dans son introduction, en un français parfois très incorrect, Mlle W. parle brièvement des idées de Lulle sur les rapports de l'Église et de l'État. Parce qu'il voit tout du point de vue religieux, parce qu'il veut transformer le monde en une Cité de Dieu, et que, dans ce but, il veut la croisade et les missions, Lulle subordonne dans une très large mesure les princes au Pape. H. P.

986. J. H. PROBST. *Ramón Lull's Mystik, ihre Grundlage, ihre Form.* — Wissensch. Weish. 2 (1935) 252-265.

M. P. caractérise Raymond Lulle comme mystique et expose sommairement sa doctrine, presque exclusivement d'après le *Livre de l'Ami et de l'Aimé*. L'amour mystique, tel que Lulle l'entend, n'a rien de panthéiste ni de freudien. Il n'est pas anormal, mais supranormal. M. P. caractérise aussi le *Libre d'Amic et Amat*. En même temps que la mystique de Lulle s'y manifestent son art de troubadour, l'influence franciscaine et l'imitation des Orientaux. H. P.

987. M. DE MONTOLIU. *Ramon Llull, trobador.* — Est. univ. catal. 21 (1936) 363-398.

Après une confrontation minutieuse de la littérature des troubadours avec le *Libre d'Amic et Amat* de Raymond Lulle, M. de M. y distingue d'une part les vers qui ont des analogies indiscutables avec ceux des troubadours et d'autre part des vers qui y sont irréductibles et sont influencés par les mystiques chrétiens. Cela amène des citations de nombreux textes des trouvères. Le *Libre d'Amic et Amat* de Lulle tient beaucoup des trou-

badours et les continue, mais il s'est élevé au plan de la mystique, ce qui ne vient plus d'eux mais des grands mystiques catholiques. Cette classification des versets du livre pourra aider les recherches. H. P.

988. H. Hatzfeld. *Liturgie und Volksfrömmigkeit in den südromanischen Dichtersprachen des Mittelalters.* — Jahrb. Liturgiewiss. 13, 1933 (1935) 65-98.

Pour montrer comment la piété populaire, au moyen âge, s'éloigna de la liturgie, M. H. étudie dans la poésie des langues romanes quelques thèmes : Dieu le Père, le Christ, la Sainte Vierge. Le paragraphe 4 de son travail (p. 78-86) nous intéresse davantage ici. Il y examine brièvement le thème de la Trinité dans la mystique de Raymond Lulle. Lulle en était si pénétré que cela lui faisait forger des mots et multiplier les triples répétitions et les triades de termes. M. H. s'attarde surtout au *Libre d'Amic et Amat* où l'Aimé est la sainte Trinité. La cinquième et dernière partie étudie les thèmes franciscains : amour du Christ et intérêt pour tout ce qui concerne sa Passion, ses plaies, son sang, enfin la *Mater dolorosa.* H. P.

989. L. Klaiber. *Ramon Llull und Deutschland.* — Gesammelte Aufsätze zur Kulturgesch. Spaniens, Bd. 5 (Spanische Forschungen I, 5. — Münster, Aschendorff, 1935, in 8, 506 p. Mk. 20.50) 219-229.

M. K. revendique pour l'Allemagne l'honneur d'être, après l'Espagne, le pays où les œuvres de Raymond Lulle ont eu le plus de succès. Nicolas de Cues et Agrippa de Nettesheim (1486-1535) ont fortement subi leur influence. On pourrait parler de « lullomanie » en Allemagne au XVe siècle. Il est vrai qu'il s'agit du Lulle alchimiste et souvent apocryphe. Puis M. K. énumère les éditions et les traductions d'œuvres lulliennes vraies ou supposées, et des études plus récentes publiées en Allemagne. On dépasse bientôt la frontière de ce *Bulletin*, quoique cela reste intéressant pour observer l'influence de Lulle. M. K. indique en terminant la richesse des diverses bibliothèques allemandes en manuscrits de Lulle. H. P.

990. J. P. Muller O. S. B. *Philosophie et foi chez Siger de Brabant. La théorie de la double vérité.* — Miscellanea philosophica R. P. Josepho Gredt oblata (voir *Bull.* III, n° 970) 35-50.

M. F. Sassen niait déjà que Siger de Brabant eût enseigné la théorie de la double vérité, mais il ignorait encore les nombreux textes découverts par M. Stegmüller et ceux édités par M. Van Steenberghen (voir *Bull.* I, nos 930 et 1079). Avec l'aide de ces publications récentes, mais sans recours ultérieur aux manuscrits, dom M. reprend la question et aboutit à la même conclusion : d'après tout ce qu'on sait de lui, Siger n'a jamais professé la doctrine de la double vérité. Plusieurs articles importants de son système l'empêchaient même d'admettre pareille théorie.

Cette conclusion est bien établie et se renforce de son parfait accord avec celle que M. Van Steenberghen vient de tirer, indépendamment, d'un examen beaucoup plus large et approfondi de toutes les œuvres connues de Siger (cf. *Bull.* III, nº 857). H. P.

991. M. GRABMANN. *Texte des Martinus von Dacien und Boetius von Dacien zur Frage nach dem Unterschied von essentia und existentia.* — Miscellanea philosophica R. P. Josepho Gredt oblata (voir *Bull.* III, nº 970) 7-17.

Après quelques renseignements sur les manuscrits qui les conservent, Mgr G. édite deux questions qui intéressent la solution donnée à la fin du XIIIe siècle au problème de la distinction entre l'essence et l'existence : l'une de Martin de Dacie, *Utrum omnis forma sit simplex*, extraite de ses Questions sur le *Liber sex principiorum* et conservée dans *Erlangen Univ. 213*, f. 122v-123r ; l'autre de Boèce de Dacie, *Utrum esse sit de essentia rei creatae*, extraite de son commentaire sur les Analytiques postérieurs et consignée dans *Bruges Ville 509*, f. 75r. O. L.

992. G. CANTINI O. F. M. *Frate Tommaso da Pavia, O. F. M., predicatore grazioso e solenne.* — Frate Francesco 11 (1934) 187-193.

Le P. C. consacre quelques pages à la vie et aux œuvres d'un franciscain fort peu connu : Thomas de Pavie. Né à Pavie vers 1212, entré dans l'Ordre franciscain vers 1229, Thomas parcourut une grande partie de l'Europe. Professeur de théologie en Italie centrale de 1249 à 1256, il mourut vers 1283. Quant à ses œuvres, à part une Chronique et un recueil de sermons non encore retrouvés, son principal ouvrage, *opus in theologia*, serait les *Distinctiones* conservées dans *Florence Laur. S. Croce Plut. 28 sin. 2-6, 9* et *Plut. 29 sin. 1*, énorme répertoire alphabétique des doctrines scripturaires, patristiques et même scolastiques, destiné à documenter les prédicateurs. Il ne faut pas chercher grand'chose de neuf dans cette étude du P. C. qui dépend étroitement de celle du P. E. LONGPRÉ, *Les « Distinctiones » de Fr. Thomas de Pavie O. F. M.*, dans *Arch. francisc. histor.* 16 (1923) p. 3-33. H. P.

993. H. FINKE. *Die Nation in den spätmittelalterlichen allgemeinen Konzilien.* — Hist. Jahrb. 57 (1937) 323-338.

La prise de conscience du sentiment national ne manque pas de se faire sentir dans la discipline conciliaire. Déjà au deuxième concile de Lyon (1274), le principe de division par provinces ecclésiastiques doit faire place au groupement par nations. Au concile de Vienne (1311-12) les questions de réforme et de croisade sont traitées par nations. Même tactique à Pise et à Constance. Ce sont les nations, et non des membres isolés, qui sont présentes ou absentes, qui protestent ou qui votent. Le 7 février 1415 on pose la question : doit-on voter *per capita singulariter singulorum* ou

per capita nacionum ? On en arrive à l'adage : *concilium constituitur ex nacionibus*. M. F. résume les motifs allégués pour et contre cette manière de voter. Il insiste sur la dispute franco-anglaise qui dura du 1er octobre 1416 au 31 mars 1417. Les Français — Pierre d'Ailly — veulent qu'on s'en tienne à la division en quatre grandes nations et font appel à l'Extravagante *Vas electionis* de Benoît XII. Les Anglais — Thomas Polton — prétendent que l'Angleterre est composée de huit nations, et proposent la division des nations d'après la situation géographique, telle qu'elle est établie par Albert le Grand. J. L.

994. A. WACHTEL. *Roger Bacon als Quelle für den Traktat De adventu Christi des Jean Quidort von Paris.* — Franzisk. Stud. 25 (1938) 370-378. XIVe s.

Par une comparaison minutieuse des deux écrits, M. W. établit que dans son *De adventu Christi* (1302), Jean Quidort ne fait, pour l'essentiel, que s'approprier le traité *De vitiis contractis in studio theologiae* (vers 1266) de Roger Bacon. Pour ce motif, le P. F. Delorme avait attribué le *De adventu Christi* à Bacon, mais le témoignage des manuscrits oblige à le laisser à Jean de Paris. D'après *Paris Nat. lat. 13781*, M. W. édite (p. 372-377) le début et de longs extraits de ce traité qui illustrent sa dépendance littéraire. D'autre part, l'*Opus tripartitum* (1326) de Nicolas de Strasbourg O. P. n'est qu'une copie de ce *De adventu Christi* et du *De Antichristo* de Jean Quidort, comme Denifle l'avait déjà montré, ainsi que de la *Probatio adventus Christi* de Nicolas de Lyre. Il serait profitable d'examiner de même les autres écrits de Jean Quidort, du point de vue de leur originalité. H. P

995. A. WALZ O. P. *Hat Johann von Freiburg in Paris studiert ?* — Angelicum 11 (1934) 245-249.

Les détails sur la vie de Jean de Fribourg († 1314) sont très peu nombreux. Le P. W. en extrait un d'une grande importance d'un passage de la *Summa confessorum* (lib. III, tit. 34 q. 89). En discutant la formule de l'absolution, Jean de Fribourg dit : *hanc formulam exposuit magister Ioannes de Verziaco in lectionibus in scholis*. Jean de Varzy, dominicain d'Auxerre, fut envoyé à l'université de Paris vers 1266 ; il y fut sans doute maître régent en 1270-71. Si, comme ce détail permet de le croire, Jean de Fribourg se trouva parmi ses auditeurs, il y fut aussi l'élève de saint Thomas qui occupait alors la chaire des étrangers. H. B.

996. TH. KAEPPELI O. P. *Der Johanneskommentar des Michael de Furno O. P.* — Arch. Fratr. Praed. 4 (1934) 225-228.

Le manuscrit du Commentaire de Michel du Four sur saint Jean signalé chez les Augustins de Paris par Quétif-Echard est l'actuel *Paris Maz. 183*, f. 1r-36r. Complet semble-t-il jusqu'au ch. 8, il ne donne plus ensuite que des fragments. Le P. K. en a retrouvé un second exemplaire dans *Oxford*

Bodl. Laud. Misc. 351, f. 1v-55v. Le commentaire se termine au ch. 17, pour être continué par le commentaire de saint Thomas dans la reportation de Réginald de Piperno. Michel du Four ne fait d'ailleurs lui-même que résumer le texte de saint Thomas, en l'élaguant en particulier de toutes les questions d'un intérêt plus spéculatif que pratique. H. B.

997. C. Rubert O. F. M. *G. Rubió y el objecto de la ciencia y de la fe en los Quodlibetos de Ockam.* — Arch. ibero-amer. 37 (1934) 108-112.

Dans l'exposé qu'il avait entrepris de la doctrine de Guillaume de Rubio (voir *Bull.* I, nº 939), le P. R. avait déjà relevé quelque parenté de pensée entre cet auteur et le Commentaire des Sentences de Guillaume d'Ockham. Il apporte ici un complément d'information sur un point spécial, l'objet de la science et de la foi, qu'il met en parallèle avec le Quodl. III q. 6 d'Ockham : *Utrum quilibet actus assentiendi habeat pro obiecto complexum vel incomplexum*. Sans esquiver ce qui les sépare, le P. R. préfère appuyer sur ce qui les unit et voir entre eux une « coïncidence substantielle ». A notre sens, les divergences sont plus spécifiques que les coïncidences. H. B.

998. G. Fussenegger O. F. M. *Neues über Franz von Perugia O. F. M.* — Franzisk. Stud. 25 (1938) 285-287.

On ne connaissait jusqu'ici qu'un seul manuscrit du Commentaire de François de Pérouse sur les Sentences : *Clm 8718*. Le P. F. en signale un second témoin, pour les livres III et IV seulement, dans *Schwaz* (Tyrol), *Franziskanerkloster Q. I, 1, 9*, 194 folios, fin du XIVe siècle, qu'il décrit. Ce nouveau manuscrit présente pas mal de variantes par rapport à *Clm 8718*.

Nous pouvons ajouter un troisième témoin encore inconnu pour les livres I-III, *Oxford Balliol Coll. 56*, 152 folios, fin du XIVe siècle, anonyme. Il commence au cours de la première question du prologue, mais ne doit guère avoir perdu là qu'un seul folio. A un examen rapide, ce manuscrit paraît se rapprocher bien davantage de *Schwaz* que de *Clm 8718*. On dispose donc maintenant de deux exemplaires pour les quatre livres et même de trois pour le livre III.

Le P. F. note aussi dans *Prague Bibl. Univ. 1671 (IX. A. 6)*, f. 120v-127r, un *Tractatus de septem vitiis capitalibus et decem praeceptis* attribué à un François de Pérouse et qui se retrouve dans *Wilhering Stift IX. 80*, f. 8r-14v. Il s'agit sans doute du même auteur, car un autre François de Pérouse O. F. M. est presque toujours distingué par son nom de famille : Toti. En fait d'œuvres intéressantes de ce François Toti, le P. F. ne mentionne qu'un *De potestate papae* conservé dans *Paris Nat. nouv. acq. lat. 17522*, f. 52-60. H. P.

xve s. **999.** A. Pons. *Fra Mario de Passa, lul·lista i bibliòfil.* — Est. univ. catal. 22 (1936) 317-337.

M. P. raconte les mésaventures survenues à Majorque, en 1478, au vénitien Mario de Passa, grand admirateur de Raymond Lulle. Peu en cela qui concerne ce *Bulletin*, sinon que Mario possédait une bonne bibliothèque d'œuvres lulliennes. En appendice, parmi d'autres documents, M. P. édite (p. 336-337) l'inventaire détaillé et descriptif de cette collection. Ceci pourra rendre quelques services. H. P.

1000. A. DEMPF. *Christliche Staatsphilosophie in Spanien.* — Salzburg, A. Pustet, 1937 ; in 12, 169 p. Mk. 2.70. rel. 3.60 XVIe S.

Ce petit volume groupe une série de huit leçons destinées à un auditoir espagnol. On peut y trouver une très bonne introduction générale à l'étude de la philosophie politique de l'école espagnole. Vitoria y est présenté comme le philosophe qui a adapté la pensée de S. Thomas aux situations nouvelles survenues à son époque, dans le monde religieux et politique. Les dominantes de sa pensée politique sont : l'idée de communauté universelle, la théorie thomiste du droit naturel, la distinction et la hiérarchie du droit naturel et du droit positif, du droit divin éternel et du droit divin positif. L'auteur résume ensuite la doctrine politique de Vitoria et, dans les chapitres suivants, la met en parallèle avec celle de Suarez, de Machiavel, de Juan de Mariana et de Donoso Cortès. Le nom de l'auteur, un des principaux historiens des doctrines politico-religieuses, nous garantit la qualité scientifique de ces brefs aperçus.

J. L.

1001. L. G. A. GETINO O. P. *Relecciones teológicas del Maestro Fray Francisco de Vitoria.* Edición crítica. T. 3 (Publicaciones de la Asociación Francisco de Vitoria). — Madrid, Asoc. Fr. de Vitoria, 1936 ; in 8.

Ce troisième volume termine l'édition des *Relectiones* de Vitoria. Dans l'introduction, le P. G. met en parallèle de nombreux extraits des *Relectiones* et des extraits du *Mare liberum*, du *De iure belli ac pacis*, du *De iure praedae* de Grotius et du *De iure belli* de Gentili. Ce rapprochement montre sur le vif tout ce que ces auteurs doivent à Vitoria.

Les *Relectiones* éditées sont les suivantes : *De augmento charitatis*, *De temperantia*, *De homicidio*, *De arte magica*, *De hoc ad quod tenetur homo veniens ad usum rationis*. Comme dans les volumes précédents, on nous donne la reproduction, en fac-similé, du manuscrit de Palencia et des éditions de Lyon (1557) et de Salamanque (1565), puis une réédition et une traduction de l'édition de Madrid 1765, enfin les variantes entre les deux premières éditions et celles de l'édition de Salamanque et du manuscrit de Palencia. Le P. G. apporte un texte du *De arte magica* daté de 1540 d'après un manuscrit qu'il possède dans sa bibliothèque personnelle, et un texte du *De augmento charitatis* revu et annoté par D. Bañez.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire ce que nous pensons de cette édition (voir *Bull.* II, n° 819). Ce n'est pas une édition critique, mais un ensemble d'études et de documents très précieux pour ceux qui cherchent à

établir un texte définitif. De plus la réédition de l'édition de Madrid met à la portée de tous un texte complet des *Relectiones*. Il n'est donc pas exagéré de dire que le P. G. a droit à la très vive reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à François de Vitoria. J. L.

1002. J. BAUMEL. *Les leçons de Francisco de Vitoria sur les problèmes de la colonisation et de la guerre*. Édition critique avec traduction. — Montpellier, Imprimerie de la Presse, 1936 ; in 8, 401 p. Fr. 48.

Le titre de ce volume n'exprime pas assez clairement son contenu. M. B. édite la *Relectio De bello contra Indos* (*De Indis relectio prima*) et la *Relectio De iure belli* (*De Indis relectio secunda*). C'est avec raison qu'à l'édition princeps de Lyon, 1557, la meilleure de toutes, l'auteur a préféré le texte du manuscrit de Palencia, « le plus ancien, d'une authenticité absolue et très homogène ». C'est donc ce texte qui est édité et on trouve en notes les variantes du manuscrit de Valence et des principales éditions. Il est regrettable que pour le *De bello contra Indos* on n'ait pas tenu compte du manuscrit de Grenade pour le seul motif qu'il ne contient pas le *De iure belli*. L'édition est suivie d'une traduction française littérale. Cette édition vient confirmer notre appréciation sur l'édition du P. Getino (voir *Bull*. II, n° 819; III, n° 1001). Le savant dominicain a préparé l'édition définitive en procurant, en fac-similé, les documents manuscrits et imprimés, indispensables à l'édition critique. M. B. a fait un judicieux usage de ce recueil, en choisissant comme texte de base le manuscrit de Palencia.

A ces deux *Relectiones*, M. B. joint l'édition de quatre extraits traitant de colonisation et de guerre : 1. Un essai sur la guerre, extrait de la leçon de 1534, sur la 2ª 2ªᵉ de saint Thomas, d'après le manuscrit de Salamanque texte latin et traduction française ; 2. Un passage de la *Relectio De temperantia* (1536-1537), texte latin et traduction française ; 3. Le commentaire de Grégoire Lopez sur le *De bello contra Indos*, d'après l'édition de Madrid 1789 ; 4. Le *De insulanis* de Dominique Cuevas et Jean de Salinas, écrit entre 1544 et 1546, d'après le manuscrit de Madrid.

Mais pourquoi nous donner une édition et une traduction si peu soignées ? M. B. n'a pas songé à identifier les auteurs cités et les citations. Ce qui est plus grave c'est le nombre et l'énormité des fautes d'impression. M. B. joint à son ouvrage une liste de 400 errata, dont plusieurs de ce genre : supprimer de la ligne 7 à la ligne 11 ; supprimer la ligne 9 et 10 ; supprimer la ligne. Malheureusement cette liste est loin d'être complète. Voici, par exemple, une correction importante : p. 94, supprimer ligne 2 identique à la ligne 4 et remplacer par *titulus de quibus alias deliberatum est et decretum*. Il faut même corriger la liste des errata ! On signale comme erratum : p. 206, reporter le texte de la ligne 17 à la ligne 35, page 204 à la suite de la ligne 17. Pour être exact il faut dire : cette page 206 de la traduction ne doit pas être modifiée, mais c'est le texte latin correspondant qui doit l'être. Par conséquent : p. 107, reporter le texte de la ligne 10, à partir de *determinat*, et les 20 lignes suivantes, page 111 à la suite de la ligne 11.

La traduction laisse beaucoup à désirer. Quelques exemples. P. 122 : *Quod erant domini* est traduit, p. 214 : « que les *Espagnols* sont les maîtres »; Vitoria parle des barbares. P. 162 : *Quia non recipiunt judicium papae* ; traduction, p. 240 : « ils ne peuvent non plus accepter le jugement du pape ». P. 168 : *Primus titulus potest vocari naturalis societatis* ; traduction, p.243 : « le premier titre peut être appelé : le *droit naturel* de société ». Page 244, *Dixièmement* n'est pas dans le texte latin, p. 170. P. 253, tout un passage est omis. P. 254 : « Il peut s'énoncer ainsi » semble porter sur le quatrième titre ; il s'agit du cinquième. Cette erreur provient de l'omission de la page précédente. P. 183-184 : *liberatur uxor fidelis a viro infideli si maritus sit ei molestus* est traduit p. 254, l. 8 : « l'épouse fidèle peut être libérée d'un mari infidèle, *même* si le mari la persécute ». Cette liste pourrait s'allonger sur plusieurs pages. On n'utilisera donc cette édition et cette traduction qu'avec une extrême prudence. J. L.

1003. A. Naszalyi O. Cist. *Doctrina Francisci de Vitoria de statu.* — Roma, Scuola Salesiana del Libro, 1937 ; in 8, XXIII-231 p. L. 20.

Cette dissertation doctorale donne une analyse détaillée de la doctrine de François de Vitoria sur l'État : sa notion, son origine, sa fin, son pouvoir. Pour mieux situer Vitoria, l'auteur fait précéder son analyse d'une courte biographie et des principaux faits historiques et systèmes doctrinaux antérieurs. La méthode suivie consiste à ne pas donner de longues citations, mais à paraphraser le texte, très fortement charpenté, de la *Relectio de potestate civili* et à y joindre les passages similaires des autres traités de Vitoria. Il n'est donc nullement tenu compte de la chronologie des traités. On peut se demander si le souci de la chronologie n'aurait pas, pour certains problèmes, révélé une évolution ou un changement dans la pensée de Vitoria. Nous en donnons un exemple. A la question : *utrum legislator obligetur suis legibus,* Vitoria aurait répondu, d'après le P. N., comme le fit S. Thomas qui soumet le législateur en vertu d'une *vis directiva.* Il aurait été plus exact de ne pas mélanger les textes du *De potestate civili* et ceux du *De potestate papae et concilii,* écrits à cinq ans d'intervalle. Dans le premier — 1528 — Vitoria ne s'inspire pas de S. Thomas et déclare sans aucune restriction : *leges obligant ipsum regem* ; dans le second — 1534 — il suit exactement S. Thomas (cf. M. Torres, *La sumisión del soberano a la ley en Vitoria, Vásquez de Menchaca y Suárez,* dans *Anuario Asociación Francisco de Vitoria* 4, 1931-32, 129-154 ; cf. *Bull.* II, n° 916).

Chaque exposé d'un important point de doctrine est complété par un parallèle entre la pensée de Vitoria et celle de Bellarmin et de Suarez. Ce qui ne manque pas d'intérêt, puisque ce procédé nous fait voir combien, par Bellarmin et Suarez, la philosophie politique actuelle s'apparente à celle de Vitoria. Mais il aurait été plus utile, pour la compréhension de la pensée de Vitoria, de remonter plus souvent aux auteurs antérieurs. Le dernier chapitre cherche à découvrir en Vitoria un partisan de la

personnalité de l'État. Le P. N. y parvient, mais sa réfutation de l'opinion de O. von Gierke, nous paraît faible. Ces remarques laissent entière la valeur de ce travail, qui mérite d'être accueilli très favorablement.

J. L.

1004. M. CORDOVANI O. P. *Il Gaetano e l'Edizione Piana della Somma teologica.* — Angelicum 11 (1934) 561-567.

Par souci de conformité entière aux décrets de Trente, l'*editio piana* (1570-71) de la *Summa theologica* avait omis dans les commentaires de Cajétan tous les passages trouvés imprudents ou inopportuns. L'édition léonine les y a réintégrés. Le P. C. en relève quelques exemples dans le commentaire sur la *III*[a] ; ils mettent en lumière la vigueur et aussi la hardiesse de cet esprit puissant. Le P. C. conclut (p. 566-567) qu'il est impossible d'étudier parfaitement saint Thomas sans connaître le développement de la théologie postérieure et en particulier des grands commentateurs dominicains. Ajoutons qu'il est plus indispensable encore d'en connaître les prédécesseurs et les contemporains, et de le replonger dans le milieu intellectuel de son temps. H. B.

1005. C. CURCIO. *Dal Rinascimento alla Controriforma.* Contributo alla storia del pensiero politico italiano da Guicciardini a Botero. — Roma, C. Colombo, 1934 ; in 12, XIV-224 p.

La période étudiée par l'auteur n'est pas très étendue, une cinquantaine d'années, de la mort de G. Guicciardini (1540) au grand ouvrage de G. Botero, *Della ragion di Stato* (1589). Sans être caractérisée par un nom de premier plan, cette phase de l'histoire de la pensée politique italienne n'en est pas moins intéressante, car elle montre la transition entre la Renaissance et la Contre-réforme. Déjà par les titres des chapitres — idéal de la justice, État juste, utopie, patriotisme — l'auteur révèle le grand souffle d'humanité, l'élan d'enthousiasme qui animent ces écrivains. La justice prime tout. La loi, œuvre de raison, sera la régulatrice des passions humaines. L'influence de S. Thomas, de Gilles de Rome, de Pétrarque se fait sentir dans les doctrines sur le prince parfait, le tyran, le tyrannicide. Cependant une note plus idéaliste s'y retrouve habituellement. Les dissensions, la lutte des classes sont dues au mauvais partage des richesses. Le remède se trouve dans un égalitarisme très proche du socialisme des siècles suivants.

Ce travail vient très heureusement combler une lacune dans l'histoire des doctrines politiques en attirant l'attention sur des écrivains tels que U. Foglietta, A. Doni, D. Giannotti, G. Contarini, G. Vida, P. Paruta.

J. L.
